

1  
1967

## Sommaire

### René Salaün

Évangéliser, c'est faire quoi ?

*Évangélisation et présence*

*Évangélisation*

*et promotion spirituelle des hommes*

*Évangélisation et témoignage vécu*

*Évangélisation et parole*

*L'évangélisation et l'Église*

Page 5

### Collectif

La signification des stages  
dans l'itinéraire des séminaristes  
et dans la vie de la Mission :

*le point de vue des stagiaires*

*le point de vue*

*des équipes sacerdotales*

*le point de vue du séminaire*

Page 29

### Pierre Judet

« Le Tiers-Monde, l'Occident et l'Église »  
(Cerf)

Introduction

*une session sur le Tiers-Monde*

*pourquoi une session de prêtres ?*

*signification missionnaire*

*de la session*

*trois étapes*

Page 55

Officiel-Prélature. Carnet de la Mission

Page 61

Ouvrages reçus

Page 62

# ***Évangéliser, c'est faire quoi ?...***

*René Salain*

---

Les prêtres et les laïcs qui disent ou s'entendent dire « évangéliser », « évangélisation », « porter l'Évangile aux hommes d'aujourd'hui », sont bien obligés en fin de compte de chercher un contenu précis à ces formules. « Très bien, disent-ils, nous avons compris que la tâche de l'Église, en particulier du prêtre, ne se réduit pas au culte. Nous sommes d'accord pour travailler à l'évangélisation. Mais qu'est-ce que cela veut dire en pratique ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? Ou qu'est-ce qui dans ce que nous faisons déjà, dans ce que nous commençons à faire, est « évangélisateur » ?

Sans prétendre fournir des recettes d'application immédiate, nous proposons ici quelques

## **Évangélisation et présence**

Le langage de la présence, de l'être-avec, de la communauté de destin est récent. Il est devenu courant. Il a pour une part été officialisé par l'emploi qu'en fait le concile.

Il réagit contre la thèse et la pratique de la séparation, du ghetto chrétien, de l'évasion hors du monde et de la réalité, contre un certain platonisme confondu avec la spiritualité.

éléments de réponse à cette question. Nous nous tenons intentionnellement au plus près des formules couramment employées dans le langage actuel des revues, sessions, échanges sur les thèmes apostoliques. Ce langage est divers au point d'être déroutant. Il dépend des tendances, appartenances, ou ministères de ceux qui parlent. Telle école utilisera tel slogan à satiété, telle autre commentera telle définition à l'emporte-pièce. Des sages diront qu'il n'y a pas tellement contradiction entre les thèses, mais complémentarité de points de vue, ce qui est peut-être vrai. Encore faut-il faire apparaître en clair ces complémentarités, et ouvrir les voies vers une synthèse intelligible, pratiquement utile à l'ouvrier de l'Évangile.

On parle de présence aux « gens », ce qui évoque une attitude plus positive à l'égard des personnes : davantage de rencontre, de simplicité, d'intelligence de leur vie, de similitude avec eux.

On parle de présence aux « milieux », ou aux « mondes », avec le souci de dépasser le simple point de vue des personnes (des

« âmes », comme on disait naguère) dans celui de leurs regroupements organiques.

On est amené ainsi à parler de présence aux « problèmes humains », ou « aux efforts humains », c'est-à-dire de présence collaborante et engagée.

Évangéliser consisterait-il à être ou se rendre présent, à être avec, à vivre en communauté de destin ?...

---

## OUI...

---

« Allez », a dit Jésus-Christ à ceux qu'il envoyait en mission. Il leur a dit cela avant de leur dire de prêcher et de baptiser. Et il a bien précisé qu'il fallait aller dans le monde entier, chez tous les peuples : Mt 28,18-20 ; Mc 16,15.

Aussi voyons-nous un saint Paul réagir contre tout encerclement de l'Église dans des particularismes, et s'en aller de ville en ville, en choisissant les centres où se vivait le plus intensément le destin et la recherche des hommes. Il s'est fait juif avec les Juifs, sujet de la Loi avec les sujets de la Loi, sans-loi avec les sans-loi (les gentils), faible avec les faibles, il s'est fait tout à tous, afin d'en sauver à tout prix quelques-uns : tout cela pour l'Évangile : 1 Co 9,19-23.

## Incarnation ?

Cette démarche vers les hommes et le monde, dont l'éloignement est si vivement ressenti par l'Église, se révèle aujourd'hui primordiale. On cherche parfois à la justifier ou à la valoriser en l'assimilant à l'incarnation du Verbe : de même qu'il s'est fait l'un de nous, dans le monde, dans un monde, un pays, une époque, de même nous aurions aussi à nous incarner.

Si on prétend à ce langage une rigueur théologique qu'il n'a pas, on embrouille tout et on s'égare (1). Car nous, membres de l'Église, sommes nativement humanité, chair mise au monde (Jn 3,3-6), et nous ne sommes pas Dieu par nature. Nous sommes donc incapables de communiquer la vie divine comme notre Chef Jésus-Christ. N'abusons pas d'une comparaison entre présence de chrétiens au monde et incarnation du Verbe, qui n'a qu'une signification morale, aucunement ontologique. Il s'agit seulement pour l'Église et ses membres de donner à l'humanité une idée de l'amour que Dieu lui porte, en imitant la démarche amicale (philanthropique, disaient les Pères Grecs) de Celui qui s'est fait proche, jusqu'à la similitude, avec une telle sincérité et un tel réalisme qu'il a partagé notre condition servile et notre mort elle-même (Ph 2,6-8).

Pour justifier et valoriser l'effort de présence, mieux vaudrait partir d'une théologie de la création et de la divinisation. Jésus-Christ est au centre du dessein divin. En lui tout est ressaisi, prend son vrai sens, se trouve transformé sans être altéré. La création n'est pas un préalable neutre, un donné brut sans signification divine : car toute la création est, depuis toujours que Dieu la médite, par lui, en lui, et pour lui. Il n'y a pas deux desseins de Dieu, l'un créateur, l'autre rédempteur, il n'y en a qu'un centré sur le Fils incarné, puis sur les hommes appelés à la filiation dans le Fils, et sur le monde que les hommes constituent et construisent. Le péché lui-même (qui n'a pas surpris Dieu, en l'obligeant à recommencer son plan) est intégré dans l'unique visée d'amour du Père.

Voilà pourquoi nous devons prendre au sérieux le monde, sa vie, ses projets, ses efforts, et, pour user du mot le plus répété, ses valeurs. Nous ne croyons pas d'une façon abstraite,

---

(1) On pourra lire sur ce sujet : R. SALAÜN, *Prêtre médiateur, prêtre incarné*, dans *Lettre aux Communautés*, 1963, n° 5.

nous ne devons pas prêcher une foi abstraite, mais nous devons lire la vie avec la foi et en dire le sens selon la foi. Nous ne mettons pas l'espérance et la charité à côté de ce qui se passe dans le monde, parmi les hommes, mais au cœur de l'histoire humaine, que nous avons à vivre en solidarité avec eux. L'Eglise, le prêtre, le chrétien, ne peuvent donc que se faire intérieurs au monde auquel ils ont mission de révéler le dessein du Père créateur de toute choses. Tel est l'esprit du concile, vigoureusement affirmé dès l'avant-propos de *Gaudium et spes*.

## Pré-évangélisation ?

Tout cela est bien vrai, diront certains. On doit se faire proche, s'acculturer au monde auquel on est envoyé, se faire l'un d'entre ceux dont on a charge : c'est une « condition », un « préalable » indispensable, mieux une « préparation », en vue de l'évangélisation, on peut même dire que déjà c'est de la pré-évangélisation.

L'emploi de ce néologisme, dans la réflexion pastorale actuelle, est-il heureux ?

S'il voulait seulement dire que la « présence », « l'être-avec », le « partage de vie », ou « l'engagement humain » ne disent pas le tout de l'évangélisation, ne bouclent pas sur eux-mêmes, mais sont tendus vers une évangélisation explicitée, comme vers l'accomplissement qui leur donne un sens, on pourrait l'accepter. Alors qu'on avance parfois que le Christ enfoui dans la vie cachée de Nazareth (2) est un modèle pour l'évangéliste d'aujourd'hui, parce qu'il s'agit essentiellement de se faire présent, ceux qui parlent à ce sujet de pré-évangélisation marquent bien, à l'aide du préfixe, que le Fils de Dieu ne s'est pas contenté d'être avec, ni d'enfouir sa force de salut dans le partage de la vie des hommes : la dynamique

(2) Charles de Foucauld l'avait choisi comme modèle de vie religieuse contemplative.

même de sa mission de Verbe incarné l'a conduit à la vie activement apostolique, et celle-ci l'a conduit à la mort source de résurrection. Ce n'est pas Nazareth qui remplit les chapitres dans lesquels nous est présentée la carrière évangéliste du Seigneur.

Cependant l'expression pré-évangélisation ne semble pas heureuse. Elle relègue en dehors de l'évangélisation proprement dite une démarche qui est déjà (ou du moins peut être à certaines conditions) significative du mystère chrétien. Elle ne va pas dans le sens d'une théologie unifiante des rapports entre Eglise et monde, foi et vie, nature et grâce, création et rédemption, profane et sacré, spirituel et temporel. Enfin elle a l'air de rabaisser la qualité proprement évangéliste de ceux qui, œuvrant aux frontières de la chrétienté, sont le plus au contact des non-chrétiens, et doivent souvent attendre, avant de parler, le jour où Dieu visitera ceux parmi lesquels ils sont une présence d'Eglise (cf. 1P 2,12). Plus on est à la pointe de l'effort missionnaire, moins on serait évangéliste : on ne serait que pré-évangéliste... (3).

---

## mais...

---

La présence chrétienne au monde n'est donc pas étrangère à l'évangélisation. Elle est plus qu'un préalable ou même une préparation. Elle peut déjà être évangéliste. Mais à quelles conditions ? Il importe de le préciser.

(3) On peut parler d'un acheminement pré-baptismal, on peut parler de pré-catéchèse. Car le baptême et la catéchèse sont des actes bien définis, des institutions caractérisées, dont il est facile de déterminer les avant et les après au long des étapes de l'initiation chrétienne. Il n'en va pas de même de l'évangélisation, car l'Evangile, dans le Nouveau Testament, déborde largement les limites de tel ou tel acte précis de la pastorale.

## Quantité et qualité

Les prêtres tiennent souvent à multiplier les « contacts ». Certains ont le don de présence, ou le charisme pour entrer en relation. Mais après ? Dans tels secteurs urbains l'idéal du curé rural d'autrefois, rencontrer tous ses paroissiens, semble sous-jacent à l'orientation choisie. Récemment, lorsque fut adopté le travail manuel à temps partiel comme mode de vie du prêtre, on a spontanément préféré les emplois qui permettaient de rencontrer le maximum de gens.

Il ne peut être question de laisser l'apôtre s'enfermer dans le cercle d'un groupe, ni dans la culture privilégiée d'une aristocratie, fût-elle « missionnaire ». Une perspective quantitative n'est pas toute fautive, dans la mesure où elle rejoint le souci de catholicité qui est essentiel à l'Eglise.

Mais si elle ne s'accompagne pas d'une sérieuse et constante critique de la qualité des rencontres, elle débouche sur le vide. De soi, « contacts » signifie rencontre rapide et superficielle. Leur multiplication n'engendre pas leur profondeur. Le policier de la circulation ou le poinçonneur du métro réalisent le maximum de contacts, mais dépourvus de contenu.

C'est pourquoi nous essayons de nouer des liens, ce qui ne veut pas dire que nous nous inféodons : liens d'amitié, de solidarité, de communion. Nous cherchons le dialogue, pas n'importe lequel, car nous savons combien le dialogue des prêtres avec les gens débouche rarement sur du vrai et du sérieux. Nous cherchons le dialogue de conscience à conscience. On peut parler de présence à l'homme, quand on le rencontre sur le plus profond de ce qui fait un homme, sa conscience par rapport au sérieux de sa vie.

Mais précisons encore. Dialogue signifie échange de contenu de conscience. Il signifie écoute, car nous avons à recevoir. Il signifie aussi parole, car nous avons quelque chose à dire. Nous voilà donc entraînés, par l'analyse même de ce qu'est la présence, vers un au delà de la simple présence.

## Présence de qui ?

Sous-jacent au souci prédominant de rencontrer le plus possible de monde, n'y aurait-il pas chez beaucoup de prêtres le préjugé que c'est à eux d'assurer à tous et chacun une présence évangélique ? De la sorte le succès même de la mission devient sa mort : le prêtre ayant déjà constitué un réseau de relations, ayant même suscité des chrétiens, doit consacrer du temps à tout ce monde, et se trouve empêché de poursuivre sa présence aux non-chrétiens. On n'en sort pas tant que l'on recentre toute l'activité de l'Eglise sur les prêtres, qui, par définition, ne sont qu'une minorité très réduite de chrétiens.

L'évangélisation, donc la présence aux hommes, incombe à l'Eglise, comme telle, c'est-à-dire comme Corps du Christ. Si le prêtre est particulièrement concerné, c'est pour autant qu'il signifie, dans la présence d'Eglise, l'engagement nécessaire de la hiérarchie. Mais le Corps du Christ répandu partout et dans le détail de la vie du monde est constitué par les chrétiens, les simples baptisés : massivement la présence aux hommes, au monde, aux affaires humaines est assurée et doit l'être par eux.

Raison de plus pour veiller à la juste affectation des prêtres, à la qualité de leur présence, à la hiérarchie de leurs tâches. Car ils signifient particulièrement l'Eglise. Selon le choix qu'on fait de leur implantation, le choix qu'ils font de leur emploi du temps, l'Eglise prend figure différente aux yeux des hommes.

On saisit, ici encore, à travers la référence au rôle premier de l'Eglise, que le mot présence sans plus est loin d'exprimer le tout ni l'essentiel de l'évangélisation : il doit y avoir présence d'Eglise. Ce que cela veut dire, nous aurons à le préciser plus loin.

## Présence à qui ?

On pense « aux gens », ou bien « aux âmes qui nous sont confiées ». Ce langage est au-

aujourd'hui assez critiqué. N'empêche que l'on continue souvent à voir les hommes comme des atomes, du moins en pratique. Or, nous le savons bien, l'homme n'existe, ne se fait, ne vit qu'en relation. Le croyant découvre en cela même une trace du Dieu Trinité qui a modelé l'homme. L'homme est au monde, il constitue le monde comme monde humain. Le Fils est venu dans ce monde. Il a donné sa vie pour le monde.

Bien qu'en pratique les contacts se prennent et les relations se nouent de personnes à personnes, bien que l'œuvre du corps ecclésial dans le monde doive aboutir au salut des personnes, dont chacune est d'un prix inestimable, l'effort de présence ne peut être pensé et cherché qu'en fonction de collectivités humaines, au sein desquelles les consciences personnelle s'éveillent, se forment ou se déforment, découvrent leurs responsabilités, jouent leur fidélité spirituelle, et finalement leur destinée. Par exemple s'il ne s'agissait que de rencontrer des individus ouvriers on pourrait le faire hors de leur monde : il y a d'ailleurs des ouvriers, encore chrétiens, qui nous semblent l'être restés parce qu'ils s'évadent de leur monde, ne participent pas à sa mentalité, ni à ses efforts. Or il s'agit pour l'Eglise de se rendre présente là où la vie ouvrière se noue, dans le monde ouvrier en tant qu'il est un corps organique, habité par un esprit, dont elle

sait qu'il doit passer de l'athéisme à la foi. La création de l'A. C. O., l'envoi de prêtres au travail, visent à rendre l'Eglise présente, sous forme de communautés ecclésiales, en des centres de vie ouvrière, et par là au monde ouvrier.

Catholique, l'Eglise est pour le monde entier. Elle n'en a pas moins à établir des priorités dans ses efforts de présence, en vue de signifier ce qui est sa mission propre, et précisément sa catholicité. Elle n'a pas à se rendre présente à tout, avec la même intensité, avec les mêmes marques d'un choix privilégié, par exemple l'envoi de prêtres. Jésus-Christ déjà signifiait sa mission et son mystère en allant vers les plus loin, les pécheurs, les pauvres. Que l'Eglise se fasse proche de ceux qui sont loin d'elle a déjà une signification évangélisatrice, puisque l'Evangile, d'après saint Paul, c'est le dessein d'amour du Père rendu intelligible et tout proche pour ceux qui étaient étrangers au Royaume. De même l'Eglise exprime une part de son mystère, aux riches eux-mêmes, quand elle se fait proche des pauvres ; on ne peut dire qu'elle évangélise les pauvres quand elle privilégie les riches.

Se rendre présent est de la part du chrétien et du prêtre une démarche évangélisatrice. Mais toujours ils devront s'interroger sur la qualité, la signification, et le contenu de leur présence.

## **Evangelisation et promotion spirituelle des hommes**

Aider les hommes à se dépasser, promouvoir en eux les valeurs (appelées parfois humaines, parfois morales, ou même évangéliques), les éduquer en les éclairant et en les poussant aux engagements qui représentent pour eux le devoir moral, voire travailler à ce que la collectivité elle-même offre à la vie morale et spirituelle des chances meilleures, ou du moins à ce que la société ne démoralise pas, voilà tout ce qui se cache sous notre titre.

Ce sont des perspectives familières aux ouvriers apostoliques d'aujourd'hui.

Cette promotion morale des hommes, en particulier par l'incitation à l'engagement, semble la première chose à faire pour celui qui a rencontré, est entré en dialogue, s'est rendu présent.

On compare volontiers cet effort à celui de Jean-Baptiste, le préparateur, qui a su éduquer

les consciences : Lc 3,4-14. On se recommande encore plus de Jean 3,19-21, spécialement de la maxime : « Celui qui fait la vérité vient de la lumière ». Aidons nos frères humains à faire, par leur pratique généreuse, la vérité, et ils s'achemineront vers la lumière.

Les Pères de l'Eglise, s'interrogeant sur les païens de valeur qui n'ont pas rencontré Jésus-Christ, n'ont-ils pas reconnu que toute la vérité découverte, tout le bien vécu par eux étaient des « préparations évangéliques » ? Dieu travaille dans le secret des cœurs et des consciences, bien avant que la parole explicite fasse découvrir en clair aux hommes ce qu'ils étaient déjà sans le savoir. Vatican II professe également que « dans le cœur des hommes de bonne volonté, invisiblement agit la grâce », et il ajoute que « l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal » (4).

En fait l'Eglise n'a cessé de contribuer à la promotion humaine. Elle professe que cela fait partie de sa mission :

« Elle ne peut, dit Pie XII, s'enfermer inerte dans le secret de ses temples et désertier ainsi la mission que lui a confiée la divine providence, de former l'homme complet, et par là de collaborer sans cesse à établir le fondement solide de la société. Cette mission lui est essentielle. Considérée de ce point de vue, l'Eglise est la société de ceux qui, sous l'influence surnaturelle de la grâce, dans la perfection de leur dignité personnelle de fils de Dieu, et dans le développement harmonieux de toutes les inclinations et énergies humaines, édifient la puissante armature de la société » (5).

Cet enseignement de Pie XII trouve un écho dans Vatican II :

« Tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de juste, dans les institutions très variées que s'est don-

(4) *Gaudium et spes*, n. 22, 5.

(5) *Allocution de Pie XII au Consistoire*, le 18 février 1946, dans la Documentation Catholique, 17 mars 1946, col. 176.

né et que continue à se donner le genre humain, le concile le considère avec un grand respect. Il déclare aussi que l'Eglise veut aider et promouvoir toutes ces institutions, pour autant qu'il dépend d'elle, et que cette tâche est compatible avec sa mission » (6).

Nous récusons plus haut une simple présence, toute statique. Une activité de promotion de l'homme et du monde, dans le sens d'une plus grande justice, et d'une fraternité plus effective, n'est-elle pas le premier prolongement évangélisateur, la démarche par excellence qui ouvre les consciences vers Dieu, plus qu'une prédication toute externe sans racine dans l'esprit de ceux qui l'entendent ?

---

oui...

---

Sans accepter telles quelles les argumentations invoquées, disons d'abord pourquoi l'effort de promotion morale des hommes nous paraît compter dans l'effort évangélisateur.

Ne négligeons d'abord pas l'enseignement de l'expérience. Nous avons tous vérifié combien l'habitude du péché ou d'une médiocrité égoïste enferme et arrête les gens. Mettre des consciences spirituelles en marche, les désencrer, c'est faire tomber un fréquent obstacle à l'invasion de la grâce et à la découverte de la foi. Mieux que cela, nous avons remarqué combien une vie bonne mettait les esprits en appétit positif, faisait poser les grandes questions (d'où venons-nous, que signifie notre vie, ou va-t-elle ?...), et aidait à reconnaître la vérité de la Révélation.

La réflexion théologique éclaire ce lien entre progression morale et foi. Elle nous dit, comme

(6) *Gaudium et spes*, n. 42, 5.

déjà au sujet de la présence, que Dieu n'a conçu qu'un dessein concernant l'homme et le monde. Il n'a créé qu'en vue de constituer des libertés avec lesquelles nouer une alliance d'amour. Il n'est pas jaloux de sa créature. Lui le premier il préfère avoir pour partenaire un homme debout. Quand nous contribuons à faire grandir humainement l'homme, nous correspondons à une volonté de Dieu sur l'homme. Le faisant en vertu d'une foi manifeste, nous montrons que la foi s'accorde avec la grandeur de l'homme.

Jésus-Christ assume tout l'humain. Il en fait un culte spirituel au Père. Pour cela il ne le détruit pas, il le guérit et le divinise. Il envoie son Esprit qui précède l'évangéliste dans l'esprit des hommes. Nous pouvons donc supposer qu'il peut déjà y avoir plus que de l'humain dans la fidélité d'un homme à sa conscience : saint Paul expliquait aux Romains que ceux des païens qui se forment la conscience et lui obéissent seront jugés dignes de la vie éternelle, recevant gloire, honneur et paix (Rm 2,7-16) : ils ont donc déjà une certaine foi, obscure mais vraie.

Mais dépassons le point de vue des consciences individuelles.

« L'Eglise, dit Vatican II, reçoit une aide variée de la part d'hommes de tout rang et de toute condition, aide qui profite aussi bien à la communauté qu'elle forme qu'à chacun de ses fils. En effet tous ceux qui contribuent au développement de la communauté humaine au plan familial, culturel, économique et social, politique (tant au niveau national qu'international), apportent par le fait même, et en conformité avec le plan de Dieu, une aide non négligeable à la communauté ecclésiale, pour autant que celle-ci dépend du monde extérieur » (7).

Autrement dit, l'Eglise elle-même se fait avec l'apport de ce qui se réalise de mieux dans l'humanité ; la qualité même du terrain humain importe à la qualité de la récolte que la grâce de Dieu y fera pousser.

(7) *Ibid.*, n. 44, 3.

Ceux qui œuvrent en ce sens sont-ils seulement dans la pré-évangélisation ? Les raisons données pour promouvoir les valeurs spirituelles des personnes et des groupes nous obligent à dire qu'il y a déjà contribution à l'évangélisation. Il y a plus que préparation du terrain, puisque ces valeurs seront intégrées dans la vie chrétienne et dans l'Eglise, puisque le lien qui doit exister entre la foi et la fidélité morale est manifesté, puisque l'apport de l'Eglise pour la construction humaine est un signe concret de son amour pour l'homme.

Mais est-ce là le tout, est-ce là le cœur de l'évangélisation ? Dans quelle mesure et à quelles conditions évangélise-t-on par cette collaboration apportée au grandissement des hommes et de la société ? En un temps où l'effort apostolique s'engage vigoureusement en ce sens, il importe beaucoup d'y regarder de près : nous devons être lucides pour être fidèles.

---

## mais...

---

### Les œuvres et la foi

La même Révélation qui nous dit la grandeur de l'homme responsable, le rôle pédagogique de la Loi morale (il n'y a pas de différence de nature entre le décalogue et la morale sociale ou politique, aujourd'hui prédominante), la nécessité d'investir la foi dans une charité agissante (Ga 5,6), c'est-à-dire de la traduire en œuvres (Jc 2,18-26 ; Mt 25,34-45), cette même Révélation dénie vigoureusement à la Loi et aux œuvres la capacité de conduire ou de donner droit au salut chrétien. Relire à ce sujet les épîtres aux Galates et aux Romains. Saint Paul va jusqu'à dire : « Nous estimons que l'homme est justifié par la foi, sans la pratique de la Loi... Lorsque sans faire aucune tâche, on croit sim-

plement à celui qui justifie l'impie, c'est la foi qui vous est alors comptée comme justice... » (Rm 3,21-4,25).

Avant d'être de la théologie paulinienne, ceci fut la pratique pastorale du Christ, qui est venu sauver ce qui était perdu, chercher ceux qui étaient loin. En les faisant préalablement passer par de progressifs dépassements moraux ? Pas nécessairement : à la femme qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, à la Samaritaine, à l'adultère, à Zachée, il a demandé une démarche de foi et d'amour avant la conversion des comportements. Il en est même un que la mort a dispensé de fournir la preuve pratique de sa conversion, et qui s'en est allé en Paradis simplement pour avoir cru et espéré en Jésus-Christ : le « bon larron ».

Fantaisie de Dieu, qui manifeste sa liberté et sa libéralité en conférant d'emblée le don de son amitié à ceux mêmes qui n'ont pas été préparés par la normale moralisation ?

Bien plus que cela. La vraie raison c'est qu'il n'y a pas de commune mesure entre l'effort humain et le divin. Le désir obscur de Dieu, qui se creuse naturellement au creux des consciences, empêche assurément que la Révélation et la grâce soient purement extrinsèques, plaquées, survenant arbitrairement à un homme qui n'attend rien, et pourrait même honnêtement refuser de se poser même la question. Il n'en reste pas moins que l'homme n'est pas capable par lui-même d'imaginer, de se dire, de se procurer ce pour quoi Dieu l'a créé : « Nous annonçons, dit Paul, ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Co 2,9). L'accès à la foi n'est pas au bout d'un développement homogène de l'homme, fût-ce de l'homme en ce qu'il a de meilleur et de plus profondément humain : sa fidélité au bien moral, même son dévouement au service de son semblable.

Nous en avons l'expérience. Il nous arrive de rencontrer l'homme généreux qui s'en tient à sa générosité, à sa droiture, et ne voit rien d'autre, au delà ou au-dedans, tandis que tel homme

immoral, se découvrant mauvais, tout d'un coup se tourne vers Quelqu'un qui le réhabilitera et le transformera.

## Dépassement horizontal

## Dépassement vertical

Justement, dira-t-on, le généreux satisfait de sa propre générosité cesse de se dépasser : il s'arrête, se replie ; il manque de cette humilité et pauvreté qui sans cesse relance vers plus, c'est-à-dire vers ce Dieu qui comble les pauvres « en esprit ». Au contraire le pécheur qui prend appui sur sa misère pour en sortir est dans une attitude morale positive. L'orgueil est immoral. Il faut inclure dans l'éducation morale le dépassement de l'orgueil spirituel.

Tout cela est vrai, et rend compte de bien des faits observés autour de nous. Mais nous restons dans une perspective de simple moralité humaine.

Est-ce respecter l'homme droit et généreux que de penser : ou bien il trouvera Dieu forcément au bout de son cheminement moral, ou bien il s'arrêtera dans ce cheminement, par exemple en tombant dans l'autosatisfaction pharisenne ? Sommes-nous sûrs qu'il n'y ait pas une troisième hypothèse envisageable ? L'esprit moderne rejette le pharisaïsme, en même temps qu'une conception figée de la morale :

« Ce qui fait de nous des athées, dit Garaudy, ce n'est pas notre suffisance, notre contentement de nous et de la terre, une quelconque limitation de notre projet... Si nous refusons le nom même de Dieu, c'est qu'il implique une réalité, alors que nous ne vivons qu'une exigence, une exigence jamais satisfaite de totalité et d'absolu, de toute-puissance à l'égard de la nature et de parfaite réciprocité amoureuse des consciences... Est-ce appauvrir l'homme que de lui enseigner qu'il vit d'être inachevé, et que tout dépend de lui, que le tout de notre histoire et de sa signification se joue dans l'intelligence, le cœur et le vouloir de l'homme... N'appellez pas orgueil ce

qui n'est pas pour nous un choix, mais la simple prise de conscience de notre condition... » (8).

Ainsi Garaudy et d'autres revendiquent pour l'homme la possibilité de poursuivre un dépassement d'ordre tout humain, avec autant d'humilité que le chrétien, dans la dimension *horizontale* de l'existence terrestre, par une analyse honnête d'une réalité toujours neuve et toujours offerte à notre recherche de vérité, par un engagement fidèle dans les efforts, les générosités, les luttes qu'impose la solution des problèmes humains. De quel droit leur imposer que ce dépassement horizontal indéfini devra déboucher nécessairement sur un dépassement vers l'Infini personnel, qui est notre Dieu ?

D'un autre ordre est le dépassement que l'on peut appeler vertical, qui nous fait découvrir une tout autre dimension de cette même existence, de cette même recherche du vrai et du bien, la dimension divine. Dépassement moral et dépassement vers Dieu ne sont pas liés. La question du sens dernier de notre vie peut évidemment se poser surtout lorsqu'il y a un seuil moral exigeant à franchir ; elle sera peut-être résolue de façon positive plus facilement par celui que ses vices ou son égoïsme ne détournent pas de la voie étroite ; mais la liberté de la grâce, et la liberté de l'homme, ne sont pas asservies à un tel cheminement ; bien d'autres circonstances, y compris la découverte de la misère morale comme péché et comme besoin de salut, peuvent occasionner la subite découverte de cette dimension nouvelle : la vie prend alors un nouveau sens, la nature devient don du Père, les valeurs, nos valeurs une forme de fidélité à Quelqu'un qui nous appelle, les autres des frères en un Premier-Né d'une multitude de frères, le mal moral le point de départ d'une réconciliation.

Il y a bien une analogie, une préfiguration de la pâque chrétienne, dans les dépassements

humains : mais ce n'est pas encore la conversion à Dieu, moyennant une rupture avec le péché comme tel, et une transposition au niveau de la foi.

## Valeurs évangéliques

### Foi implicite

A la critique que nous venons de faire, certains pourront objecter qu'elle concerne les valeurs purement humaines. Autres sont les valeurs évangéliques, c'est-à-dire conformes aux maximes et aux exemples les plus affinés de conduite spirituelle et spécialement d'amour des autres que nous trouvons dans le discours sur la montagne, les comportements de Jésus et des premiers chrétiens, les conseils des Apôtres. Quand les hommes font le bien nous ne pouvons pas dire que c'est sans la lumière ni sans le dynamisme intérieur que donne l'Esprit. Où pouvons-nous déceler cette action de l'Esprit, qui précède l'évangélisateur, si ce n'est dans le dévouement désintéressé, la pauvreté, l'ouverture d'intelligence et de cœur, le sens des petits, manifestés par bien des hommes, qui ne se réclament pas du Christ ni de l'Eglise ? Les valeurs qu'ils vivent sont déjà évangéliques, encore qu'ils puissent l'ignorer, ou qu'ils rejettent l'Eglise et la représentation qu'ils se font de la pensée chrétienne, à cause de l'image déficiente qu'on leur en a offerte.

On a pu exagérer en accordant (ou en imposant) à beaucoup d'hommes bons d'être des « chrétiens qui s'ignorent ». Sans aller jusque-là, ne peut-on dire que beaucoup d'hommes, apparemment éloignés de Dieu et de l'Eglise, vivent déjà cette étape que les théologiens appellent la préparation surnaturelle à la justification, qu'ils ont un commencement de foi (fût-il obscur, enrobé dans des formulations apparemment négatives), et que pour certains on peut même parler de foi proprement dite, mais implicite. Ainsi est-il fait droit à ce que saint Paul dit des bons païens, et saint Jean de « ceux qui font la vérité » (cf. plus haut). Ainsi tout l'effort que

(8) R. GARAUDY, *De l'anathème au dialogue*, Paris, Plon, 1966, pp. 89-90. Lire sur ce point : R. CRESPIN, *Originalité de la Foi. Nature et expression de l'identité chrétienne*, Lettre aux communautés 1966, n° 5, pp. 48-50, en particulier la citation de Fr. Jeanson.

des prêtres et des laïcs déploient pour aider les hommes à découvrir et à pratiquer l'idéal évangélique apparaît intrinsèquement lié à l'évangélisation.

## Que faut-il en penser ?

a) Evangile, c'est-à-dire Bonne Nouvelle, signifie l'annonce du Royaume qui vient, ou encore, dans saint Paul, le dessein paternel de Dieu (de tout réunir dans son Premier-Né) rendu manifeste à l'esprit des hommes. Il est centré non sur une morale, mais sur Jésus-Christ en personne (Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, commence saint Marc), et les perspectives de vie que sa mort et sa résurrection ouvrent pour tous. Jésus-Christ est venu d'abord nous annoncer et nous apporter l'adoption filiale. La morale de l'Evangile n'est qu'une conséquence. Elle reprend ce que l'humanité a pu découvrir et vivre de plus droit et de plus spirituel, dans l'Ancien Testament (qui a lui-même emprunté aux peuples voisins), et elle l'intègre dans la vie de fils de Dieu, celle que nous appelons théologale. Jésus-Christ, en même temps qu'il nous apprend que nous sommes appelés à vivre en fils de Dieu, nous dit comment nous honorerons cette dignité dans la vie de tous les jours. La morale de l'Evangile est seconde par rapport à cette annonce du salut chrétien en quoi consiste essentiellement cet Evangile (9).

Quand on parle de « valeurs évangéliques vécues », il ne peut s'agir de comportements moraux spécifiques auxquels on reconnaîtra le vrai chrétien (par exemple tel païen qui aurait trop de vertu pour n'être pas en réalité plus croyant que tel chrétien de profession vivant dans l'égoïsme). On parle de valeurs vécues, dans la foi, sous sa mouvance, à sa lumière, comme un effort de traduction dans la vie de l'adhésion que nous donnons à l'Evangile, vocation divine.

(9) Lire par exemple : J. JEREMIAS, *Paroles de Jésus : le sermon sur la montagne*. Coll. Foi vivante, Paris, Cerf, 1965 ; dans le Vocabulaire de théologie biblique l'article *Evangile*.

Voici le tout récent commentaire d'un exégète sur le texte tant invoqué : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière » (Jn 3,21) :

« Replacée dans son contexte immédiat et dans le cadre de pensée de tout l'évangile, la formule ne peut pas s'interpréter par « faire le bien », entendu d'une façon générale et sans référence à Jésus. Si faire la vérité désigne la pratique de la fidélité par une vie conforme à la volonté de Dieu, en Jean cette volonté divine est manifestée en et par Jésus. Au concret, « faire la vérité » équivaut ainsi à admettre son besoin de salut de Jésus, à vivre en vrai disciple du Christ, à conformer sa vie à sa loi. L'opposé de « faire la vérité » est, en 3,20, « faire le mal ». Pour le quatrième évangile, le mal se définit au regard de Jésus, il est le rejet du Seigneur et de ses paroles » (10).

b) Quant à l'homme de bonne volonté, éloigné apparemment de la foi, mais dont la conduite semble tellement conforme à celle que devrait mener un chrétien conséquent avec sa foi, nous n'avons pas tort de supposer qu'il est intérieurement animé par la grâce prévenante. Il est normal que nous fassions fond sur cette préparation divine au creux des consciences, et espérons que la fidélité morale ainsi animée par l'Esprit-Saint achemine vers la lumière. Il peut même y avoir une foi embryonnaire à l'œuvre chez lui (le contenu explicite dont parle He 11,6 est si condensé), ce petit commencement de foi dans lequel saint Augustin voyait l'amorce de tout l'admirable cheminement de l'homme vers son salut.

*Mais de cela nous ne sommes pas juges.* Dieu seul scrute les reins et les cœurs. Nous savons qu'il donne à tous ce qu'il faut pour qu'ils puissent pratiquement accéder à lui. Quand ? Sous quelle forme décelable, au niveau des comportements de telle ou telle personne ? Nous n'en savons rien. Ce n'est pas à nous qu'il a été donné de dire dès maintenant à celui qui donne

(10) N. MAZURE, *Les valeurs morales de la théologie johannique*. Coll. Etudes bibliques, Paris, Gabalda, 1965, pp. 80-85.

à manger à l'affamé, visite le prisonnier, habille le loqueteux : « Tu fais partie des bénis du Père ».

Par contre nous sommes responsables de faire briller la lumière de l'Évangile (Mt 5,14-16 ; Ac 13,47 ; 2 Co 4,6 ; Ap 21,24) devant les hommes, pour que faisant la vérité ils puissent accéder à cette lumière placée sous leurs regards. C'est de cela que nous avons charge, non de déceler au fond des cœurs la présence de la grâce prévenante, encore moins de décider si un tel ou un tel y a répondu. Notre croyance en la grâce à l'œuvre dans le monde entier ne suffit pas à déterminer qui vit effectivement sous son emprise. S'il n'est pas possible à chacun d'entre nous de savoir avec certitude s'il est ou non en état de charité, a fortiori est-il impossible de le savoir de ceux dont les secrets de conscience nous échappent. Le critère de la foi et de la non-foi est donc l'attitude devant la lumière proposée : ainsi en était-il déjà du temps de Jésus, qui est venu précisément poser en clair aux hommes la question de confiance (Jn 8,9). Sont à tenir pour croyants ceux qui se déclarent pour Jésus-Christ.

Aussi ne faut-il pas négliger les nuances que mettent Pie XII et Vatican II, dans les textes humanistes que nous avons cités plus haut (11). Pie XII dit : « Cette mission (de former l'homme complet et de collaborer à établir le fondement de la société) est essentielle à l'Église » : il ne dit pas que c'est l'essentiel de sa mission. Il ajoute : « Considérée de ce point de vue... » pour montrer que ce n'est qu'un aspect de ce qu'est l'Église. Avec plus de réserve encore Vatican II note que « cette tâche (d'aider et promouvoir les institutions marquées de vrai, de juste, de bon...) elle l'accomplira pour autant qu'elle est compatible avec sa mission ».

Il ne faut pas faire passer l'aspect second avant l'aspect premier.

c) Aussi bien est-ce une tentation subtile d'inverser les normales priorités.

Le phénomène de la déchristianisation, celui, déconcertant pour beaucoup, de valeurs morales

vécues par des incroyants, conduit à réfléchir aujourd'hui sur la foi implicite, sur le lien réel mais invisible qu'il peut y avoir entre l'homme de bonne volonté et l'Église visible, sur la parole silencieuse, sur le témoignage simplement vécu.

De là à prendre comme type de foi celle qui ne se connaît pas elle-même, pour type de connaissance de Dieu celle qui est impliquée dans l'adhésion à des valeurs, pour type de lien à l'Église le lien invisible... il n'y a pas loin.

Mais c'est renverser l'équilibre de la pensée chrétienne. La foi implicite n'a de sens qu'en fonction de la normale et normative foi explicite, le lien invisible à l'Église qu'en fonction du lien normal visible, le baptême de désir qu'en fonction du baptême sacramentel.

L'évangélisation n'est pas automatiquement le salut : on peut être damné après avoir été évangélisé ; on peut être sauvé bien qu'on n'ait pas bénéficié de la prédication de l'Évangile. Le problème de la foi implicite et des suppléances de la prédication externe intéresse la question du salut des infidèles, lequel relève de Dieu qui seul sauve. En faire une norme pour l'évangélisation, qui elle nous incombe, c'est se laisser aller à une extrapolation trop facile.

Jamais l'évangélisation ne pourra se définir en référence seulement à la promotion des valeurs morales, fussent-elles qualifiées évangéliques. Jamais il ne lui suffira d'aider les hommes à faire la vérité, sans veiller à leur proposer la lumière.

Concluons cette deuxième partie.

Il était nécessaire de faire une critique un peu longue du rôle parfois exagéré attribué à la promotion des valeurs dans l'effort global d'évangélisation. Reste que la révélation de l'Évangile s'adresse à des hommes, vivant une histoire, appelés à Dieu avec tout ce qu'ils sont et ont à devenir. C'est une acquisition apostolique précieuse que le souci aujourd'hui retrouvé de reliair, dès le départ, la foi et la vie, l'engagement envers Dieu et l'engagement envers les frères, l'Église et le monde. Le terrain dans lequel est semé l'Évangile ne peut être indifférent à l'évangéliste.

(11) Voir plus haut, page 10.

## Evangelisation et témoignage vécu...

La lumière doit briller devant les yeux des hommes. Comment le fera-t-elle ?

On répond aujourd'hui volontiers : « Par le témoignage vécu ». On met sous ces mots bien des choses.

D'abord une méfiance à l'égard de la propagande indiscreète, du prosélytisme captateur : l'homme moderne a un sens aigu de sa liberté ; il convient de respecter ce sentiment, d'autant que la foi est par nature adhésion libre, nullement embrigadement sociologique.

Ensuite une volonté de sérieux. L'Eglise, les chrétiens, les prêtres ont subi la critique des incroyants. On leur a reproché leur verbalisme, leur absence ou leur abstention lorsqu'il aurait fallu être là et défendre la justice, la solidarité, la paix. « Ils disent et ne font pas » : la critique même de Jésus-Christ contre les pharisiens leur est adressée. Il faut se laver de lourdes imputations, il faut obtenir un crédit, en payant d'exemple.

Car finalement c'est bien d'exemple qu'il s'agit. Prêcher en action. Au lieu d'infliger aux gens un endoctrinement extérieur, susciter en eux une interrogation par le spectacle d'une foi qui transforme les comportements ; on dit volontiers qu'il faut « faire question ». Que les hommes se disent : « Il y a en eux quelque chose que je ne saisis pas ; il y a plus que de l'homme » : on dit volontiers qu'il faut « faire mystère ».

Au moins pour ce monde rempli de préjugés, et de rancunes, contre la foi et l'Eglise, l'évangélisation est d'abord le témoignage en acte pour l'Évangile.

---

# OUI...

---

Au dire des disciples d'Emmaüs « Jésus fut un prophète puissant (nous sommes bien dans

le domaine de l'évangélisation) en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple » (Lc 24,19). Le même évangéliste Luc s'est proposé d'écrire non pas seulement ce que Jésus a enseigné, mais « ce qu'il a fait et enseigné » (Ac 1,1) : toujours les actes avant les paroles. « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous » (Jn 13,15). Il accrédite son message auprès des juifs en disant : « Qui d'entre vous me convaincra de péché ? ».

Les Actes des Apôtres célèbrent le retentissement parmi le peuple de l'exemple de vie des premiers convertis (Ac 2,46-47 ; 5,13). « Vous savez, écrit Paul aux Thessaloniens, comment nous nous sommes comportés parmi vous pour votre service. Et vous, vous vous êtes mis à nous imiter, nous et le Seigneur, accueillant la Parole... » (1 Th 1,5). Et saint Pierre, après avoir dit aux membres de la nation sainte, du sacerdoce royal, qu'ils « doivent annoncer les merveilles de celui qui les appelés à son admirable lumière », précise : « Ayez au milieu des nations une belle conduite, afin que sur le point même où ils vous traitent de malfaiteurs, ils puissent, en y regardant de près, glorifier Dieu, au jour de sa visite, pour le bien que vous faites » (1 P 2,12).

A cela fait écho le récent concile, quand il affirme que « dans la genèse de l'athéisme, les croyants peuvent avoir une part qui n'est pas mince, dans la mesure où, par la négligence dans l'éducation de leur foi, par les présentations trompeuses de la doctrine, et aussi par les défaillances de leur vie religieuse, morale et sociale, on peut dire d'eux qu'ils voilent l'authentique visage de Dieu et de la religion plus qu'ils ne le révèlent » (12).

Il convient d'ailleurs de distinguer des degrés dans la qualité de cet exemple chrétien.

Le premier, sur lequel Jésus-Christ insiste tout au long de ses polémiques contre les pharisiens, et de ses leçons aux Apôtres, c'est de ne pas

---

(12) *Gaudium et spes*, n. 19, 3.

scandaliser, de ne pas donner prise à la critique. Il est encore mieux de se comporter positivement de façon telle que l'exemple entraîne. Mais ici même on peut distinguer ce qui est seulement bonne conduite morale, générosité admirable et ce qui serait aussi, en même temps, manifestation spécifiquement chrétienne, à savoir une conduite animée par la foi chrétienne. « Poser question » ou bien « faire mystère » implique évidemment une certaine expression vécue de la foi elle-même.

---

## mais...

---

### Attention au pharisaïsme

Jésus-Christ est sans péché, lui seul. Il est le type accompli de l'homme saint, fidèle à la volonté du Père, lui seul. Cette perfection il ne l'a fait partager qu'à sa Mère. Aucun chrétien n'est sans péché : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous..., nous faisons de Lui un menteur » (1 Jn 1,8-10).

L'Eglise, bien qu'elle soit le sacrement de Jésus-Christ parmi les hommes, bien qu'elle soit habitée par l'Esprit, l'Eglise n'est pas sans péché. Elle abrite essentiellement des gens en voie vers Dieu, non des gens arrivés. Elle contient du bon grain et de l'ivraie, jusqu'au jour où viendra celui qui seul peut faire le tri exact. Il y a parmi les pauvres gens qui y sont entrés un certain nombre qui n'ont pas la robe nuptiale et qui seront exclus du salut final. On pourrait donc dire, paradoxalement, qu'une Eglise parfaite, sans aucune défaillance, ne serait pas la véritable Eglise prévue par le Seigneur.

Il se cache quelque jansénisme dans le rêve d'une Eglise de purs. Penser qu'on ne peut évangéliser que si l'on est soi-même parfait, c'est « se prendre pour Jésus-Christ » : nous ne cau-

tionnons pas notre parole par notre valeur, mais la Parole de Jésus-Christ par ce que nous arrivons à faire transparaître du don de Jésus-Christ en nous. Conditionner rigoureusement la réussite de l'Evangile par la réussite morale des évangélistes c'est s'attaquer à la Seigneurie du Christ.

C'est pourquoi un témoin, moralement déficient, peut être un témoin vrai et efficace : tel, tout près de nous, Léon Bloy qui n'était pas un saint, mais qui fut une lumière pour beaucoup. C'est pourquoi aussi tel militant sans faille, sans peur ni reproche, dans la mesure où il apparaît comme le « type » auquel il faut se conformer si on veut être chrétien, peut décourager celui qui ne se sent pas de taille à réaliser de telles performances morales.

Allons plus loin. On peut et on doit évangéliser à partir du péché, celui des autres et le sien propre. Dénoncer, reconnaître le péché comme tel, lui donner son sens dans la vie, le resituer dans l'amour miséricordieux, se manifester pécheur qui cherche à se convertir, c'est de l'évangélisation. On peut en trouver un exemple très frappant, dans la manière très favorable dont les non-catholiques et les non-chrétiens ont accueilli l'aveu des déficiences passées et présentes de l'Eglise par Vatican II.

Autant il faut prendre au sérieux les griefs des incroyants, les ressentir comme des appels à la conversion et à un meilleur témoignage, autant il faut échapper au complexe d'indignité morale qui renverrait l'évangélisation au temps où le témoignage des chrétiens serait absolument incontestable. Ce temps n'existera pas avant la Parousie.

### Qu'est-ce que témoigner ?

On a pris l'habitude de nos jours de valoriser le témoignage vécu. A cela il y a de bonnes raisons.

N'empêche que le témoignage, selon la Révélation dans le Nouveau Testament, est en direct celui de la parole, les actes fournissant à cette

parole, à cette « profession », une caution et une garantie de sérieux. Parmi toutes ces signatures la plus typique est celle du sang : aussi a-t-on appelé « martyr » la profession de foi marquée par le don du sang.

Ainsi Jésus-Christ a-t-il agi tout le premier. Témoin fidèle par excellence (Ap 1,5 ; 3,14), « il a rendu, devant Ponce Pilate, un beau témoignage » (1 Tm 6,13) : comment ? En répondant à son juge : « Je suis roi : je ne suis né, je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix » (Jn 18,37). La même profession il l'a faite devant le grand-prêtre : Mt 26,64 ; Mc 14,62 ; Lc 23,69. Ce fut la cause immédiate de sa mort. L'acceptation de la mort signifiait qu'il s'engageait tout entier dans son affirmation.

Ainsi après lui « cette Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier, en témoignage à la face de tous les peuples » (Mt 24,14). Comme le Maître, Paul témoignera devant le Sanhédrin, puis devant l'autorité romaine : « De même que tu as rendu témoignage

de moi à Jérusalem, ainsi faut-il encore que tu témoignes à Rome » (Ac 23). La victoire est promise à ceux qui auront proclamé leur foi en Jésus-Christ Seigneur : « Ils ont vaincu grâce au sang de l'Agneau et grâce à la parole de leur témoignage, car ils ont méprisé leur vie jusqu'à mourir » (Ap 12,11).

Loin donc d'opposer le témoignage vécu et le témoignage parlé, nous devons rendre l'un et l'autre, mais en sachant que la parole, parce qu'elle n'est pas la nôtre, a une portée et une efficacité qui dépasse la garantie que nos pauvres vies peuvent lui apporter. Malheur à nous si nos actes démentent nos paroles. Mais également malheur à nous si nous sommes des témoins muets. Ce qu'il faut c'est que le Christ soit annoncé ; même si l'annonceur agit avec hypocrisie c'est quand même mieux, ose dire Paul (Ph 1,15-18). « Prêcher l'Évangile n'est pas pour moi, dit-il encore, un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe. Oui, malheur à moi si je ne prêchais pas l'Évangile » (1 Co 9,16).

## Évangélisation et parole

### J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé

Paul applique aux responsables de l'Évangile ce passage d'un psaume (2 Co 4,13) : la foi, il la voit comme un esprit en nous, qui nous pousse à parler. La parole est l'efflorescence toute normale d'une foi vivante. L'évangélisation tient à l'être même de la foi, du chrétien, de l'Église.

La réflexion que nous venons de faire successivement sur évangélisation et présence, évangélisation et promotion spirituelle de l'homme, évangélisation et témoignage vécu, nous a fait

découvrir et la place de ces démarches dans l'évangélisation, et leur polarisation essentielle sur un au delà d'elles-mêmes qui est l'annonce en clair du message.

Inversement, maintenant que nous traitons de la place de la parole dans l'évangélisation, empressons-nous de noter qu'elle ne peut être une parole en soi, une parole pour la parole, ni même pour la doctrine, mais une parole insérée dans une histoire, relative à des gens, qui vivent des événements, réagissent avec une conscience, jugent sur pièces et non sur simple parole... Si la parole apparaît ici comme un couronnement, elle ne serait rien si elle n'avait rien à couron-

ner. L'effort pastoral récent, méfiant à l'égard d'une prédication dégagée, abstraite, déracinée, a beaucoup fait pour rendre à l'indispensable expression du message une densité humaine, un enracinement social et historique, qui lui sont aussi nécessaires que l'eau à la plante.

Nous avons dit expression du message. La vraie parole est la parole explicite. On ne s'en tient à l'éventuelle foi implicite que si l'annonce explicite ne peut être dite. Le premier n'a de sens qu'en fonction et en vue du second. Le respect même des hommes l'impose. Dieu s'adresse à des consciences d'hommes, mieux à des hommes qui doivent être conscients de ce qu'ils vivent, de ce en quoi ils sont engagés, et à quoi ils s'engagent, lucidement. La vocation à la vie de Fils de Dieu doit retentir comme un appel clair. Dieu ne peut donner comme type de réalisation de son dessein de salut l'accès subreptice, moyennant des équivalences non dévoilées, à l'Évangile et à l'alliance.

Mais nous ne nions pas que des actes peuvent être des paroles. Car il y a des gestes qui signifient aussi clairement, explicitement, et de façon aussi persuasive que des mots prononcés. Ils sont des paroles par ce que précisément ils expriment.

Parfois même des silences parlent : tel celui de Jésus devant ses juges. Mais n'allons tout de même pas en conclure que la meilleure manière de parler est de toujours se taire. Il y a des silences d'ignorance, de démission, de maladresse, qui n'ont rien à voir avec un silence qui interroge les esprits et les provoque autant qu'une parole.

## Les interrogations

A priori, en raison de notre foi, nous pensons que les gens se posent des interrogations. L'homme est fait en vue de Dieu. L'homme est aimé de Dieu. L'homme est travaillé par Dieu. Si cela a un sens, il nous faut conclure qu'à certains moments au moins, sous des formes qu'il nous revient de déceler avec finesse spirituelle, il s'interroge.

Si nous avons l'impression qu'il ne se pose aucune question, jamais, est-ce lui qui se ferme à un au-delà ou un au-dedans plus profond que la vie apparente, ou bien nous qui avons nos schémas faits sur la manière dont ces questions devraient s'exprimer ? N'est-ce pas notre radar qui est mal réglé ? Le discernement des esprits c'est aussi cela : capter les murmures de l'Esprit au fond des cœurs, sous les formes que lui choisit. Quand on parle de vie spirituelle, on doit faire grande place à cette recherche des appels obscurs vers Dieu chez les hommes au travers d'attitudes, de gestes, de boutades, d'équivoques (y compris les équivoques religieuses et sacramentelles) qui, à nos cerveaux catégoriques, ne sembleraient pas marqués d'inquiétude religieuse réelle.

Jésus-Christ a été interrogé, souvent. Souvent aussi il a répondu par une interrogation ou une parole sybilline. Il a voulu provoquer un approfondissement, obliger à dépasser le thème formel, liturgique ou moraliste ou exégétique. Nous, nous pensons qu'évangéliser c'est entreprendre déjà une catéchèse. La première interrogation des gens peut viser apparemment très court, elle peut porter sur un détail... On dit que l'objet de l'Évangile, en son centre, c'est Jésus-Christ mort et ressuscité, et notre appel à la résurrection. Bien sûr. Mais Abraham, le Père des croyants, n'a pas eu révélation claire de la résurrection. Le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux célèbre la foi des grands anciens, en en réduisant le catéchisme au plus strict minimum : « Il faut pour accéder croire qu'il existe et qu'il récompense notre vie » (He 11,6).

## Attente et attentisme

Jésus-Christ est venu au temps marqué, après une longue préparation de l'humanité. Il fallait le petit reste d'Israël pour accueillir son message. Ce n'est pas à tout moment, à n'importe lequel, que nous pouvons penser que Dieu visite, et que l'homme est prêt à l'accueillir.

C'est pourquoi il convient de savoir attendre les mûrissements. Il faut du temps pour se rendre

présent, se lier dans la solidarité et l'amitié, entrer en dialogue. Il faut du temps pour les cheminements de conscience. Il faut du temps pour que le témoignage de vie ait une certaine densité, que des méfiances tombent, que les questions germent, et qu'elles se manifestent.

Tout cela justifie une attente, faite du respect de la liberté des hommes, et du respect de la liberté de l'Esprit.

L'attente n'est pas l'attentisme, c'est-à-dire la passivité, ou la neutralité érigées en principes, comme si nous n'étions pas redevables et aux hommes et à Dieu d'un message qui ne nous appartient pas, qui nous a été confié pour que les hommes trouvent en lui la lumière qui les sauvera. Peut-être certains prêtres ou certains laïcs passeront-ils leur vie, en ce qui les concerne, à préparer les voies à la parole que d'autres diront, à simplement être là au nom de l'Eglise, à éveiller lointainement les esprits, à réduire par un témoignage patient les contre-témoignages qui éloignent de l'Eglise : ils pourront parler d'enfouissement semblable à celui du grain de blé, mais après-coup : il n'est pas dans la vocation de l'apôtre de se taire ; il n'est pas envoyé pour s'enfouir, mais pour révéler quand l'heure semble venue. Il est envoyé même pour provoquer, appeler comme Jésus-Christ en faisant choc sur les consciences, en invitant positivement au dépassement vers en haut.

## Prosélytisme

Intervient ici la crainte, largement partagée, de jouer les propagandistes, profitant de l'amitié gagnée ou de la confiance acquise pour faire pression, recruter des adhérents, « placer notre marchandise », finalement « pour les avoir ». Le poids sociologique du clergé fut hier déterminant ; aujourd'hui les gens, libérés, se méfient : à nous de montrer que notre amitié est désintéressée, que nos efforts pour participer à leur vie et à leurs valeurs n'est pas une tactique. La vérité doit se découvrir du dedans ; nous ne pouvons la plaquer de l'extérieur ; nous ne sommes pas des Témoins de Jéhovah.

Oui, cette crainte s'explique historiquement par trop de pressions, de manques de respect : chez combien de gens la venue du prêtre déclenche un réflexe de défense ! Or la foi est un acte de la liberté. Elle ne s'impose pas.

Cependant elle se propose. Car le message du Christ ne peut se découvrir simplement du dedans : le cas du bon sauvage recevant une illumination pour suppléer l'absence d'évangéliste représente l'exception, imaginée par les théologiens, pour rendre compte de la volonté de salut universelle de Dieu. Il relève de la question du salut des infidèles, non de celle de l'évangélisation. « Comment croire sans d'abord l'entendre ? Et comment entendre sans prédicateur ? » (Ro 10,14). Le message en effet vient de Dieu, de plus grand que l'homme, et dévoile des secrets que l'esprit humain ne peut par lui-même connaître.

Il n'est donc pas « notre marchandise » : il nous est confié pour nos frères. Ceux-ci y ont droit, comme Vatican II le rappelle aux prêtres (13), car la parole de Dieu est un don destiné à tous, afin de leur ouvrir les voies vers leur seule vraie réussite. On ne déploie aucun impérialisme spirituel, on ne viole pas les consciences, lorsqu'on répond en ami à des questions (même informulées), lorsqu'on remplit une attente, lorsqu'on aide à accomplir un trajet, en respectant l'heure de Dieu et le cheminement de l'homme.

## Que dire ?

J'ai à dire que je crois.

Une première dé-mission nous guette, même aujourd'hui, du moins dans nos rapports avec des incroyants très critiques à l'égard de la foi ou de l'Eglise : c'est de ne pas assez courageusement nous manifester croyants, ou de nous désolidariser de l'Eglise. Nous pouvons camoufler, nous appliquer avec plus ou moins de complaisance à coïncider avec l'attitude toute négative et critique de ceux avec qui nous

(13) *Presbyterorum ordinis*, n. 4.

sommes, réserver notre rapport à Dieu, à l'Eglise, à l'Evangile, pour notre vie strictement privée.

Or il est dans la nature de l'évangélisation d'être « confession », et « profession » publique de foi. Non pas « profession provocatrice » du style (réprouvé par l'Eglise) de ces martyrs anciens qui allaient braver les juges. Mais « ne pas rougir de Jésus-Christ » devant les hommes, ce qui souvent sera ne pas rougir de son sacrement terrestre l'Eglise.

## J'ai à dire ce que je crois

C'est bien le difficile. Et pourtant Jésus-Christ, dans les évangiles, Paul, dans les épîtres aux Corinthiens par exemple, ne cessent de dire l'Evangile à propos de tout, à partir de ce que nous appelons la vie : de la morale, oui, mais en étant beaucoup moins moraliste que nous ; du culte aussi, mais en étant moins cultuels que nous ne le sommes dans le fond ; à propos d'objections contre la résurrection, à propos de la politique, de César dans son rapport à Dieu, à propos des querelles entre hommes... Et ils vont au fond des choses : ce n'est pas du b a ba.

Nous autres sommes très gênés, empruntés.

Une première raison ne serait-elle pas que nous avons pour repère essentiel de la parole à dire la catéchèse ? Mais la catéchèse, si importante, si urgente soit-elle pour la mission, n'est pas la parole par excellence. Nous pensons plus ou moins qu'il n'y a rien à faire tant qu'on ne peut entreprendre un exposé systématique du contenu de la foi chrétienne. Or le principal c'est le déclenchement du mouvement de foi, c'est l'adhésion globale, encore obscure, à Jésus-Christ, à Dieu qui est et qui donne son sens à notre vie. Cela se fait par une première annonce, une première illumination ou une première secousse dans l'esprit. Pour désigner cette Bonne Nouvelle, nullement scolaire ni idéologique, annoncée en plein vent, nous avons archaïquement inventé le mot kérygme. C'est vers cette parole typique que montent et la présence, et le témoignage vécu, et l'attente pa-

tiente de la visite du Seigneur. C'est d'elle que dérive toute la catéchèse qui suivra. C'est en elle que se trouve déjà précontenus le baptême et l'Eucharistie et la participation ecclésiale.

Une deuxième raison c'est que nous manquons du langage qu'il faut. Nos mots ne sont pas ceux des gens. Nos catégories ne sont pas les leurs. Nos sensibilités non plus, ni nos manières de raisonner. Voilà bien une des justifications de l'effort actuel de conversion de l'Eglise au monde, et de la transformation du style de vie et des situations des prêtres :

« L'expérience des siècles passés, le progrès des sciences, les richesses cachées des diverses cultures, qui permettent de mieux connaître l'homme lui-même et ouvrent de nouvelles voies à la vérité, sont également utiles à l'Eglise. En effet, dès les débuts de son histoire, elle a appris à exprimer le message du Christ en se servant des concepts et des langues des divers peuples, et de plus elle s'est efforcée de le mettre en valeur par la sagesse des philosophes : ceci afin d'adapter l'Evangile, dans les limites convenables, à la compréhension de tous et aux exigences des sages. A vrai dire cette manière appropriée de proclamer la parole révélée doit demeurer la loi de toute évangélisation » (14).

Aussi l'évangélisation commence-t-elle dans la recherche religieuse des évangélisateurs eux-mêmes. Leur fidélité apostolique, et leur vie spirituelle, consiste d'abord à se réexprimer la foi chrétienne dans le langage des hommes d'aujourd'hui, en fonction de leurs obscurités et de leurs interrogations, comme de leurs inventions et de leurs valeurs. C'est le travail de chacun dans la réflexion et la prière, et c'est celui des équipes, des groupes de travail, des institutions de prêtres et de laïcs :

« Il revient à tout le peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter les multiples langages de notre temps et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la Vérité révélée puisse être

(14) *Gaudium et spes*, n. 44, 2.

sans cesse mieux perçue, mieux comprise, et présentée sous une forme plus adaptée » (15).

Peut-être découvrirons-nous, dans ce travail, que notre propre foi était bien obscure, bien emprisonnée dans des mots dont nous ne savions plus bien le contenu vivifiant, et que bien des difficultés pour évangéliser venaient de la faiblesse de notre propre connaissance du mystère du Christ.

## Dire pourquoi je crois

On a pu penser naguère qu'il suffirait de donner un témoignage meilleur, vécu, évangélique, de manifester une foi dynamique, en plein cœur d'un monde rempli de reproche à l'égard d'une Eglise lointaine et antipathique, pour que tombent les préventions. On a mesuré depuis, avec réalisme, « l'épaisseur du paganisme ». On en a eu la sensation d'autant plus vive que la foi même des évangélistes s'est trouvée mise à rude épreuve.

Au fond de l'incroyance moderne, il y a bien plus que la rancœur contre l'Eglise, même quand elle ne s'exprime que sous cette forme. L'homme d'aujourd'hui est incroyant parce qu'il a une vue du monde, un ensemble d'évidences, ou du moins de certitudes culturelles, qui lui font apparaître la foi comme déraisonnable. Le développement de l'instruction, le progrès des sciences et de la technique, la vulgarisation des idées (y compris de la critique des religions) par le moyen de la culture de masse, ne feront qu'accélérer

## L'évangélisation et l'Eglise

Après ce dernier chapitre sur évangélisation et parole, il semblerait que l'essentiel est dit.

Nous croyons au contraire qu'il manque une dimension, la plus essentielle. Si l'Evangile est

---

(15) *Ibid.*

le phénomène de la déchristianisation rationaliste.

On a dit beaucoup de mal de la vieille apologétique. Mais il y avait bien quelque fidéisme naïf dans le grand élan missionnaire d'après la libération. Aujourd'hui nous sommes obligés d'affronter l'incroyance devenue certitude culturelle, explicite chez les plus réflexifs, inexprimée mais très ferme chez l'homme de la rue. Nous devons justifier rationnellement la foi en Dieu. Nous devons écarter les interprétations simplistes de la Bible, qui font penser à nos contemporains que nous la lisons avec la naïveté des enfants. Il faut faire percevoir la vérité sous les imageries. Il faut faire apparaître aux chrétiens en premier, et aux non-chrétiens, la cohérence interne du dogme chrétien, sa valeur éclairante pour l'interprétation de l'existence.

Nous ne pouvons pas laisser la route vers la foi obstruée, rendue impraticable, à l'homme moderne féru de rationalité. Il y a aujourd'hui assez de tolérance pour qu'on nous pardonne de croire à des chimères, et pour qu'on admire une générosité fondée sur des nues. Mais ni le spectacle de notre foi, ni celui de notre dynamisme charitable, ne suffiront à résoudre les objections, claires ou inconscientes, qui empêchent des gens très généreux et très ouverts de découvrir Jésus-Christ. Le respect que nous devons à l'homme d'aujourd'hui et celui que nous devons avoir de la foi elle-même nous obligent à nous dire et à dire aux autres nos raisons de croire.

le dessein du Père mis à la portée des hommes, au long de leur histoire, au milieu de leurs pays, au cœur des mondes divers qui constituent le monde, l'évangélisation ne peut se réduire à la proclamation de la parole, même parfaitement préparée, appropriée, cautionnée par un beau témoignage... Le dessein du Père s'est traduit au

milieu de nous à travers une présence significative, celle d'un Homme en qui Dieu sauvait le monde. Il continue de se traduire au milieu de nous à travers un signe collectif, celui du Corps ecclésial de Jésus-Christ. Le dernier mot de l'évangélisation c'est l'Eglise. Qui évangélise ? L'Eglise. Que doit faire l'évangéliste ? L'Eglise. Que doit-il enseigner ? L'Eglise. Toujours l'Eglise comme signe authentique de Jésus-Christ.

## Parole et signe

« Allez par le monde entier, dit Jésus aux Apôtres, proclamez la Bonne Nouvelle à toute création... Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru... » (Mc 16,15-17). En conséquence « ils s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur agissant avec eux et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient » (verset 19).

Les signes miraculeux confirment la parole, mais nous voyons aussi Pierre commencer par le signe miraculeux, la parole venant ensuite dévoiler la signification (Ac 3,11 ss.) : « Qu'avez-vous à nous regarder, comme si c'était par notre propre puissance, et grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet impotent ?... ». Paul aux Romains parle de ce que le Christ a fait par lui « pour obtenir l'obéissance des païens, en parole et en actes, par la vertu des signes et des prodiges... » (Ro 15,19).

Les miracles n'ont plus comme aux origines à faire partie de la vie quotidienne de l'Eglise. Mais un signe permanent demeure, l'unité ecclésiale, transcription terrestre de l'amour qui est en Dieu et en Jésus-Christ : « Je ne prie pas seulement pour eux (les premiers Apôtres), mais aussi pour ceux qui grâce à leur parole croiront en moi (les chrétiens dans la suite des âges). Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé... et que je les ai aimés comme tu m'as aimé » (Jn 17,21-23). On comprend que Vatican I s'exprime ainsi :

« L'Eglise, par elle-même, par sa diffusion admirable, par sa grande sainteté et le bien qu'elle réalise sans arrêt, par son unité dans la catholicité, sa permanence dans la stabilité, est un grand et perpétuel motif de crédibilité, et un témoignage invincible de son envoi par Dieu. C'est pourquoi, tel un signe élevé devant les nations (Is 11,12), elle invite les incroyants... » (16).

Sans doute Vatican II, en période de déchristianisation marquée par la critique de l'Eglise, s'exprime-t-il avec plus de réserve sur son prestige spirituel au milieu du monde. Mais le principe demeure : elle a mission de signifier à travers sa visibilité historique le mystère divin qui l'habite. La constitution *Lumen Gentium* la définit sacrement de Jésus-Christ dans et pour le monde. Pas seulement parce qu'elle se constitue et sanctifie ses membres au moyen des sept rites sacramentels, ni parce qu'elle rend un culte sacramental à Dieu par la Messe. Mais elle est le signe prophétique, providentiellement donné au monde, pour qu'à travers elle il puisse déchiffrer le visage de Jésus-Christ, et comprendre le message éternel de l'Evangile en fonction des questions d'aujourd'hui.

## Pas de dichotomie entre signe et parole

Le prêtre ou le laïc qui œuvre difficilement dans son coin pour l'évangélisation est tenté de privilégier sa présence, les relations qu'il a pu nouer, le dialogue qu'il a pu entamer, par rapport au souci de cette lourde institution qu'est l'Eglise, chargée de tant d'histoire, encombrée de tant d'organisations, de biens, et de lois. Non pas qu'il mette en doute la mission divine de son Eglise. Mais il la voit, en ses structures classiques, adonnée au soin des chrétiens. Lui il fait partie de la minorité adonnée aux non-chrétiens. Ce qu'il lui demande c'est une mission, des permissions ou franchises, des renforts,

(16) D. B. 1794.

et surtout une suffisante transformation pour qu'elle ne soit pas un contre-signé. Somme toute, il y aurait d'une part la mission, d'autre part l'Eglise établie. Un jour ou l'autre l'Eglise établie devra se rallier à la nouvelle Eglise née du monde païen. De toute façon, même si on ne pousse pas à ce point le dualisme, on pense que c'est deux choses distinctes quoique complémentaires de mettre l'Eglise en état de mission, et de faire la mission auprès des non-chrétiens.

Assurément, au sein d'une seule et même Eglise, il y a une nécessaire distribution des tâches. Saint Pierre n'était pas saint Paul. Certains aujourd'hui sont affectés au soin des chrétiens et au fonctionnement des structures classiques du corps ecclésial, d'autres envoyés aux païens lointains ou proches. Mais ces vocations se situent au sein d'une seule vocation de l'unique Eglise, tout entière envoyée au monde, signe pour le monde, et responsable de la parole à dire au monde.

Missionnaire par essence, l'Eglise ne peut vivre sur et pour elle-même. Dans la manière même dont elle vit et subvient aux besoins des chrétiens elle doit faire signe aux non-chrétiens. La charge qu'elle a des non-chrétiens l'oblige à se modifier dans sa vie interne. La mission auprès des non-chrétiens lui est consubstantielle, au point qu'elle n'est en bonne santé que si le témoignage à porter au monde non chrétien ne cesse d'éveiller sa conscience, de requérir sa fidélité, de guider sa réforme : pour être sainte, il lui faut être catholique et apostolique.

Inversement le témoignage du missionnaire n'existe que s'il est rendu au nom de l'Eglise, pour l'Eglise, et même par l'Eglise. Le missionnaire n'est pas à son compte pour son compte. Il représente l'Eglise, projette l'Eglise, et doit prêcher l'Eglise. Donc non seulement il dépend de l'Eglise, en ce qu'elle donne mission et permission, en ce qu'elle le soutient spirituellement, en ce que les contre-témoignages de l'Eglise saboteraient son œuvre à lui, mais bien plus radicalement c'est elle qui est signe pour le monde, et lui n'est que la pointe de cette signification au plus près des gens ; sa parole n'est que la parole de l'Eglise à l'oreille des interlocuteurs,

leur révélant le Christ et Dieu à travers le signe ecclésial, ou ce qu'ils peuvent en percevoir. L'Eglise est au cœur de la foi. Elle est indissociable du Saint-Esprit dans la troisième partie du Credo. L'incroyant invinciblement rebuté par les ombres de l'Eglise deviendra croyant, lorsque la lumière de l'Eglise lui manifesterà, comme aux autres croyants, une réalité intérieure qui perce à travers les ombres elles-mêmes.

La prise en charge de l'Eglise comme signe pour les nations n'est donc pas extrinsèque à la mission : il est plus qu'un préalable (d'ailleurs ce ne sera jamais terminé), une condition (d'ailleurs jamais parfaitement remplie), un vestibule. Elle constitue un tout indissoluble avec l'envoi, la présence, le témoignage vécu et parlé des missionnaires au contact immédiat des non-chrétiens.

Telle est la raison foncière de la solidarité qui relie les divers ouvriers de l'Evangile. C'est une solidarité objective, qui exige plus que tolérance mutuelle, relations de personnes à personnes, soutien fraternel. Le travail lui-même des uns et des autres doit être articulé et coordonné, parce que les modes d'être et d'apparaître de l'Eglise, dans ses structures et ses comportements, et les efforts que cette même et unique Eglise déploie au contact des non-chrétiens pour exister chez eux, sont, par la nature même des choses, interdépendants. On comprend dès lors la recherche de cohérence entreprise dans les secteurs de vie ouvrière, choisis comme implantation d'une mission ouvrière : la mission commande, et doit tout entraîner, y compris cette difficile unité ecclésiale qui est le signe évangélisteur « pour que le monde croie » (Jn 17,21). Il faut d'ailleurs voir plus loin : depuis que le monde s'unifie de multiples façons, que le Tiers-Monde est en Occident et l'Occident dans le Tiers-Monde, l'Eglise est désormais visible et interprétée par l'ensemble des peuples : il y a de moins en moins de frontières géographiques à la mission ; il y a de plus en plus coïncidence locale entre la vie dite « interne » de l'Eglise et la mission. Il n'y a plus place pour le prêtre qui ne serait que de chrétienté. Et le missionnaire est professionnellement intéressé dans la transformation de l'Eglise.

## La parole au cœur du sacrement

L'Eglise est faite par la parole de Dieu et par les sacrements, conjointement. Liturgie de la Parole et liturgie du Sacrifice sont une seule messe : on ne dit heureusement plus aux chrétiens qu'ils peuvent n'arriver qu'à l'offertoire.

Le rapport intrinsèque de l'évangélisation (donc de la parole) à l'Eglise (sacrement de Jésus-Christ pour le monde) s'éclaire de façon frappante par son analogie avec le rapport intrinsèque de la parole (liée à l'évangélisation) à la « matière » dans les rites sacramentels.

Ceux-ci ne sont à vrai dire que des éléments privilégiés de ce grand sacrement de salut qu'est l'Eglise. Donnés à l'Eglise, ils la signifient, la construisent et la vivifient.

Prenons l'exemple du baptême.

Il est fait d'une parole (je te baptise au nom du Père...) résumant tout l'objet de la foi, et d'un élément matériel (l'eau) signifiant le don (la purification, la vie et l'incorporation) que Dieu confère.

Nous serions tentés de ne voir dans cette « matière » et cette « forme » que des composantes rituelles, décrétées nécessaires en vue d'une efficacité « ex opere operato ».

Saint Augustin, lui, donne à cette structure un sens. Il remarque le rapprochement constant que fait l'Écriture (suivi par la liturgie) entre parole, foi, sacrement, Eglise. Les quatre sont intrinsèquement liés.

La « forme » n'est pas une institution arbitraire, mais témoigne, par le rôle qu'elle joue dans le rite, du rapport mutuel essentiel qui unit la parole génératrice de la foi et le sacrement par lequel Dieu intervient.

Augustin explique cela à ses fidèles, en commentant le verset 3 du chapitre 15 de saint Jean (dans l'allégorie de la vigne) : « Vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai dite ».

« Pourquoi, demande-t-il, Jésus ne dit-il pas que vous êtes purifiés en raison du baptême qui vous a lavés, au lieu de « en raison de la

parole que je vous ai dite », si ce n'est parce que, dans l'eau elle-même, c'est la parole qui purifie ?

Supprime la parole, et l'eau n'est plus que de l'eau. Survient la parole sur la matière, et il y a un sacrement, qui est lui-même comme une parole visible...

D'où l'eau tire-t-elle cet étonnant pouvoir de laver le cœur en touchant le corps, si ce n'est de l'efficacité de la parole ? *Et non pas du fait qu'elle est prononcée, mais du fait qu'elle est crue* (17). Car dans la parole elle-même autre chose est le son qui passe, autre chose l'efficacité qui demeure...

Il s'agit « de la parole de foi que nous prêchons » (Rm 10,8) : pour que par elle le Christ puisse purifier, le baptême lui-même est par elle consacré. Le Christ en effet, qui est avec nous la vigne, et avec son Père le vigneron, a aimé son Eglise, et s'est livré pour elle, dit l'Apôtre, en ajoutant ceci qu'il faut bien lire : afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau dans une parole » (18).

Autrement dit il n'y a pas d'un côté le sacrement, et de l'autre la parole. Pas plus n'y a-t-il d'un côté l'Eglise des sacrements et de l'autre l'Eglise de l'évangélisation.

La même parole, celle qui a pour rôle d'engendrer la foi, la parole convertissante, et toute cette catéchèse baptismale qui précède le rite, se retrouve au cœur même du rite, comme une composante de ce rite, pour y dire que c'est à partir de la parole qu'on se purifie, mais aussi que la parole conduit au sacrement par lequel Dieu purifie et fait son Eglise. Le lien est tel que le sacrement lui-même devient parole visible. Nous devons comprendre également que l'Eglise est parole visible, car sa visibilité doit signifier, avec l'aide de la parole, le don que Dieu fait aux hommes par elle. Toute cette démonstration d'Augustin était plus saisissante à une époque où le débouché de la parole dans le rite avait

(17) On pourra lire sur ce point précis : R. SALAÜN, *La parole au cœur du sacrement*, dans *Paroisse et liturgie*, 1965, n° 6.

(18) *In Joan, év.*, Tr. 80, P. 1. 35, 1840.

encore la forme interrogative : « Crois-tu au Père... ? ».

Le sacrement, par sa nature et sa structure même, renvoie à l'évangélisation qu'il préexige, en même temps que la parole conduit au sacrement (au rite, et à l'Eglise sacrement) pour lequel elle est faite et dont elle fait une parole visible. L'Eglise se signifie évangélisatrice dans l'acte même par lequel elle sacramentalise. Elle se signifie parole visible : donc ceux qui sont plus adonnés aux tâches classiques de l'Eglise doivent la rendre signifiante pour les non-chrétiens, ceux qui sont responsables de la parole aux païens doivent faire parler le sacrement ecclésial. Par exemple la pastorale du baptême, par laquelle l'Eglise se manifeste aux chrétiens et aux non-chrétiens, doit être transformée, en vue de la mission. Ceux-ci seront les premiers à voir la contradiction éventuelle entre la parole que leur dit le missionnaire et cette parole visible et publique par laquelle l'Eglise se dit à tous dans le baptême.

Nous n'avons parlé que du baptême. Lu de près, le second paragraphe du n° 4 du décret *Presbyterorum ordinis* rappelle aux prêtres qu'il y a, au cœur des rites sacramentels, un lien manifeste entre le sacrement et la parole, y compris l'annonce missionnaire : la consécration eucharistique, note-t-il en particulier, est aussi une annonce du salut.

## L'intelligibilité du signe

La matière, dit Augustin, devient elle-même parole visible, grâce à la parole prononcée et crue. L'Eglise est par excellence parole visible, grâce à la parole qui doit aider à déchiffrer la signification qui est en elle pour le monde.

Tel est l'idéal. Nous savons combien pour nos contemporains l'Eglise est souvent un signe obscur. C'est pourquoi nous estimons qu'il faut œuvrer pour rendre l'Eglise intelligible. Il est dans la nature du signe de conduire à la signification. Celle-ci peut ne pas être perçue : mais cela devrait ne tenir qu'à l'incapacité de ceux qui lisent, nullement à l'opacité acceptée du

signe. Certains disaient avant Vatican II que la liturgie devait faire mystère par son obscurité : c'est le langage de l'ésotérisme des religions naturelles. Saint Paul disait avec bon sens chrétien aux amateurs de glossolalie : « J'aime mieux dire cinq mots intelligibles pour instruire les autres, que dix mille en langue » (1 Co 14,19). L'Eglise est infidèle à sa raison d'être missionnaire, si elle accepte, par paresse, ou par attachement à des traditions contraires à la Tradition qu'elle doit faire du message, le décalage socio-culturel qui s'est creusé entre elle et les hommes de maintenant.

D'où tant d'efforts d'adaptation, de proximité, d'intelligence du monde, d'acculturation, de transformation des langages et des styles de vie, d'assomption des valeurs, d'invention de comportements ou l'homme moderne retrouvera ses propres idéaux.

Cela peut déjà être signifiant, dans la mesure où le choix de ce contenant implique déjà un contenu d'Evangile : quand l'Eglise se fait proche du païen, elle dit quelque chose du message. Mais on pourrait s'en tenir à ce simple rapprochement socio-culturel, ne chercher qu'à se faire accepter, à composer pour être admis. Bien des incroyants, depuis Vatican II, ont peur d'une tactique, d'un tournant politique pris par l'Eglise pour récupérer une audience et une clientèle. Nous-mêmes risquons la démagogie, à force de vouloir « être-avec » à tout prix, comme si toute l'évangélisation tenait à notre simple insertion dans un monde et à notre acceptation par lui.

## Le contenu du signe chrétien

L'Eglise et ceux qui évangélisent en son nom, dans le mouvement même où ils s'acculturent, ont à se convertir à Jésus-Christ, à se réapprendre comment vivre et dire la foi, à travers les signes qu'ils posent, ou du moins à travers l'explication qu'ils en donnent.

Et c'est plus difficile que de s'acculturer simplement. Cela peut nous valoir d'être signe de contradiction. Cela coûtera nécessairement un effort constant de recherche et de vérification :

est-ce vraiment la foi en Jésus-Christ, qui transparaît ?

Il ne suffira pas de penser qu'on donne l'exemple des valeurs évangéliques. Nous avons dit l'équivoque de cette expression. En vivant les valeurs, en les promouvant, il y a encore à en dire le sens selon l'Évangile ; ce qui se fera le plus souvent par le fait que ceux qui les cultivent manifestent conjointement leur propre foi et leur solidarité avec l'Église. Ils disent ainsi qu'ils croient, dans le moment même où ils parlent à la conscience de leurs frères. Mais il faudra parfois aussi dire ce que l'on croit. Paul VI à l'O.N.U. n'a pas fait que de se présenter comme expert en humanité ; il n'était mystérieux pour personne qu'il était croyant et qu'il était en pleine communion avec le corps ecclésial ; mais il me semble qu'il a dit quelque chose de sa foi, au cœur même de ce qui le mettait au niveau de la recherche humaine de son auditoire, par exemple quelque chose de la catholicité de l'Église quand il a souhaité que tous les peuples aient leur place dans cette assemblée : personne n'ignorait le sort de l'Église en Chine.

## **L'Église au terme de l'évangélisation**

L'Église n'est pas seulement disante et à dire. Il faut la faire être. Car l'Évangile mis à la portée des hommes, pour les conduire à Dieu, c'est bien plus qu'une doctrine, une lumière, une exhortation, c'est le Royaume initialement présent, une réalité sociale, humaine, une maison de Dieu parmi les hommes, une « arche de salut » où les enfants de Dieu puissent vivre.

Le projet de Dieu n'est pas une collection de croyants très personnalisés (bien qu'il soit infiniment souhaitable qu'il y ait beaucoup de chrétiens de cette sorte) : c'est une communauté de frères, un corps organique, où les hommes puissent vivre ce qu'ils ont découvert, le découvrir mieux en lien avec d'autres, un collectif auquel

Jésus-Christ a garanti la présence de l'Esprit : en ce sens, hors de l'Église pas de salut.

C'est pourquoi il est dans la nature de l'évangélisation de jeter les jalons de l'Église là où elle n'est pas, de constituer des ramifications du grand arbre, des démultiplications appropriées aux besoins de ceux qu'on tente d'évangéliser. On sait toutes les théories faites sur les communautés intermédiaires, catéchuménales... Les réalisations sont difficiles. Mais elles retrouvent une tradition très ancienne. Ici encore il s'agit d'inventer comment l'Église sera le sacrement de Jésus-Christ pour les hommes, parmi les hommes. Le caractère ecclésial de l'Évangélisation est la raison la plus profonde de l'envoi de prêtres au travail.

---

## **Conclusion**

La plus belle et la plus riche que je puisse trouver c'est le chapitre III de l'épître aux Ephésiens.

La vocation d'évangéliste est une grâce, mais une grâce en vue des autres : si je n'évangélise pas je manque à la grâce.

Le Mystère s'accomplit déjà quand les païens entendent la Bonne Nouvelle.

Le Mystère ne peut être tenu caché : il doit être mis en pleine lumière.

Et c'est par le moyen de l'Église, en déchiffrant cet humble signe, que même les Principautés et les Puissances (pour lesquelles les Ephésiens professaient intempérante révérence) découvrent « la sagesse infinie en ressources déployées par Dieu en ce dessein éternel qu'il a conçu, dans le Christ-Jésus, et qui nous donne d'oser nous approcher en toute confiance par le chemin de la foi au Christ ».

# La signification des stages dans l'itinéraire des séminaristes et dans la vie de la Mission

---

*Par une équipe  
de séminaristes et de prêtres.*

A ses débuts, la **Lettre aux Communautés** fut essentiellement un lien entre le Séminaire et les équipes sacerdotales. Avec le temps, son rôle s'est élargi. Les prêtres de la Mission n'en continuent pas moins d'être activement associés à la formation des séminaristes : le corps tout entier travaille, comme il se doit, à son renouvellement et à son rajeunissement.

Les stages de séminaristes dans les équipes constituent un lieu privilégié de rencontre et de collaboration. A partir de diverses réflexions, le moment paraît venu de faire ici le point sur cette institution déjà ancienne, qui aura joué, en définitive, un rôle à la fois précurseur et décisif par rapport aux transformations plus récentes de la préparation au sacerdoce.

Depuis quelques années, le stage n'est plus cette période tout-à-fait exceptionnelle, à laquelle aucune autre ne pouvait être comparée, dans l'itinéraire du futur prêtre, parce qu'elle était vécue sur le terrain même de la mission. D'autres périodes, aujourd'hui, sont également vécues dans un partage effectif de la vie commune des hommes et de la tâche missionnaire de l'Eglise, même si les conditions et les objectifs sont différents.

La deuxième année du cycle d'initiation, l'année diaconale dans sa plus grande partie, et les séjours plus brefs que constituent les « vacances », entraînent aussi les séminaristes loin du Séminaire. A tel point qu'on ne peut plus, désormais, identifier formation sacerdotale et Séminaire, à moins de désigner par ce dernier terme le *temps* d'une préparation qui comporte des étapes différenciées, vécues dans des conditions et des lieux très divers.

Quelle est la fonction que conservent en propre les stages, dans cet ensemble renouvelé ? C'est ce que nous essaierons de découvrir à travers le triple bilan que nous proposons les stagiaires, les équipes de la Mission, et le Conseil du Séminaire.

## I. Le point de vue des stagiaires

Il faut du temps pour comprendre ce que veut dire être prêtre dans un réel partage de vie avec les gens. L'engagement dans une responsabilité sacerdotale et missionnaire exige de chacun une patiente découverte, quand on l'envisage lucidement et loyalement.

C'est généralement lors du retour au Séminaire, au moment de rédiger son « rapport de stage » (1) qu'on exprime le plus clairement ce que signifiaient, dans une démarche personnelle, ces mois vécus sur le terrain de la mission.

L'expérience prend une dimension et une coloration particulières, suivant les perspectives du stagiaire et les conditions du stage. Pour tous, cependant, il semble qu'il y avait, au point de départ, la volonté d'élargir la formation qui s'élabore au Séminaire, de la vérifier ou de la situer dans la réalité d'une équipe de la Mission, et d'un secteur dont elle a la charge. A cet égard les préoccupations qui s'expriment dans un rapport récent paraissent assez caractéristiques :

*« Il me semblait qu'après trois années de Séminaire, j'en étais arrivé à un point où il me fallait mettre d'autres éléments en jeu pour pouvoir avancer dans ma réflexion. Il n'était pas question de remettre en cause mon choix pour la Mission... (mais de me) préciser ce que doit être le rôle du prêtre dans l'Eglise, ce que suppose d'exigences son partage de la responsabilité missionnaire. Il me semble que je pourrais découvrir cela dans la mesure où je pourrais participer aux préoccupations pastorales d'une équipe...*

*(Il me fallait en même temps) préciser le choix pour le monde ouvrier que j'avais fait..., chercher ce que cela supposerait pour moi d'engagement dans ma vie sacerdotale et prévoir la suite de mon temps de formation, en fonction d'objectifs plus précis. »*

Quand on connaît cette perspective, on ne peut s'étonner de la place que tiennent, dans le bilan du stagiaire, la description et l'analyse du milieu rencontré. Où s'enracinerait et s'alimenterait sa recherche, sinon dans la rencontre de cette nouvelle réalité à laquelle il accède, et dont les deux pôles principaux sont constitués par le milieu

(1) Les éléments de ce chapitre ont été rassemblés à partir de la lecture d'un certain nombre de rapports de stages récents. Il n'a pas été possible de procéder à un dépouillement complet et systématique des documents existants.

**Les conditions  
du stage :  
diversités  
et convergences**

de travail et l'équipe sacerdotale ? Faut de pouvoir rendre compte de la richesse particulière à chacune de ces rencontres, nous en évoquerons seulement la diversité, avant de souligner les éléments de convergence.

## 1. Le milieu de travail

Ce qui marque d'abord le stagiaire, ce qui lui tient à cœur, avant même qu'il en vienne à l'analyse des situations, c'est le souvenir vivant des hommes rencontrés, leur accueil, leur amitié, leurs soucis, leurs propres questions, leur ouverture ou leur indifférence religieuses. Bien des visages et des faits concrets ont pris valeur de points de repère qui demeureront.

Selon que le stage se déroule en milieu urbain, en milieu rural ou au Tiers-Monde, les situations rencontrées sont fort diverses et les hommes évidemment différents. On découvre les aspects caractéristiques de secteurs particuliers selon qu'on travaille dans l'hôtellerie, dans les hôpitaux ou qu'on vit parmi les « marginaux ». On expérimente — ce que ne peut révéler aucune étude d'ensemble — le caractère original de toute situation de travail suivant le pays, la profession, l'entreprise, l'atelier et le poste même dans lequel on est employé.

C'est du moins ce qui frappe d'abord, ce qui rend unique l'expérience personnellement vécue. La première découverte du stagiaire est souvent celle de la particularité d'une situation dans le monde du travail.

Les découvertes des uns et des autres se rencontrent cependant. A travers l'analyse des situations particulières, des convergences apparaissent. La plus évidente procède incontestablement du partage de la condition des travailleurs, où l'on saisit l'état de dépendance auquel sont réduits les pauvres d'aujourd'hui :

- dépendance des ouvriers, jusqu'à la peur de perdre leur travail, qui conduit à l'acceptation passive ou à la revendication,
- dépendance des étrangers, utilisés pour les emplois les plus ingrats,
- dépendance des « marginaux », rejetés par les structures de la société,
- dépendance des ruraux dans les régions déshéritées qui subissent le contre-coup du développement technique et de l'organisation économique,
- dépendance du Tiers-Monde, à la merci des pays développés, etc.

Dans la recherche d'une embauche ou dans leur vie de travail, la plupart des stagiaires ont eux-mêmes éprouvé cette dépendance. Ils ont cotoyé des hommes dont la mentalité en est profondément marquée. On comprend que l'analyse de cette situation, de ce qui la caractérise et l'entretient, tienne une grande place dans leurs rapports.

## 2. L'équipe sacerdotale

La connaissance du milieu de travail est un terrain d'échange privilégié entre l'équipe et le stagiaire. Plus l'équipe s'est attachée à l'analyse des réalités humaines du secteur, plus elle y est présente et plus le dialogue est facile et fécond. Le stagiaire trouve alors des interlocuteurs au fait des problèmes qu'il rencontre. L'équipe le prend réellement en charge dans sa situation. Et il entre lui-même naturellement dans la responsabilité missionnaire de l'équipe.

Mais, comme le secteur dont elle est responsable, l'équipe sacerdotale constitue elle-même une réalité originale. Chaque équipe a son histoire, ses soucis, sa personnalité propre et ses personnalités. Cela laisse entrevoir des possibilités et des degrés très divers quant à l'association du stagiaire aux responsabilités de l'équipe. L'accueil peut être plus ou moins facile ou difficile. Il y a presque autant de modes d'intégrations que d'équipes... et de stagiaires.

Tantôt le partage des responsabilités s'exprime surtout dans la participation à des activités liturgiques et pastorales. Tantôt il est vécu plus intensément dans des rencontres avec les laïcs du secteur. Ou bien il consiste principalement dans l'échange sur des problèmes missionnaires et sur les attitudes apostoliques.

Un peu partout, cependant, la participation du stagiaire à la vie de l'équipe commence avec des facteurs très simples de proximité : le partage des repas et du logement, la présence aux réunions hebdomadaires...

C'est ainsi, le plus souvent, que le stagiaire accède à une meilleure compréhension et à une prise en charge effective des responsabilités, des soucis et des problèmes communs. C'est ainsi qu'il peut être engagé activement dans l'élaboration des orientations de l'équipe et, avec elle, dans la recherche commune de toute la Mission.

Mais, pour lui, l'équipe sacerdotale est avant tout le creuset vivant où s'élabore la prise de conscience de ce qu'est le sacerdoce dans la Mission. Elle accueille et réfléchit avec lui les problèmes missionnaires qu'il a rencontrés. Elle lui fait partager ses propres responsabilités. Elle lui fournit des repères concrets pour formuler et approfondir certaines questions auxquelles il cherchait plus ou moins consciemment une réponse : rapport entre l'institution ecclésiale et le travail missionnaire, la signification du travail manuel du prêtre, le contenu et les exigences de la responsabilité sacerdotale... Autant de questions sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir et qui se résument finalement dans l'interrogation fondamentale : « Que veut dire être prêtre dans un partage de vie avec les gens ? ».

## Les découvertes attendues et les autres

Arrivant avec un certain nombre de préoccupations, parfois longuement mûries, le stagiaire se trouve inévitablement amené, de par sa situation même, à les confronter avec une réalité nouvelle et contraignante. Ce qu'il découvre ne correspond pas toujours à ce qu'il avait imaginé ou espéré.

Le partage de vie et le dialogue peuvent engendrer des déceptions. L'équipe et le milieu de travail remettent parfois brutalement en cause l'idée qu'on s'en faisait. N'était-on pas en droit d'en attendre davantage ? On sent l'amertume de certaines découvertes à travers cette réflexion d'un stagiaire devant l'attitude peu dynamique des responsables syndicaux de son usine :

*« Sont-ils vraiment des délégués ? Les heures prévues ne sont pas prises pour circuler à l'intérieur de l'atelier... Les contacts sont peu chaleureux... Ont-ils été élus pour servir ou pour profiter ? Sont-ils encore des « défenseurs » ? Sont-ils encore des « militants » ? »*

La surprise n'est pas toujours aussi déconcertante. La confrontation avec l'expérience fait crouler des illusions. Mais elle conduit aussi à des découvertes que l'on n'imaginait pas. La situation du stagiaire l'amène ainsi souvent à percevoir et à accueillir de nouvelles exigences.

Participant aux échanges d'une équipe d'A.C.O., celui-ci découvre quelle doit être la vérité de sa foi :

*« La relation à Jésus-Christ implique l'attitude de l'homme qui n'est rien et qui n'a rien, alors que le Seigneur est tout et donne tout. J'ai dû faire effort pour vivre cette dimension qui ne pouvait pas m'être spontanée. J'étais forcé à cet effort surtout quand je me présentais aux copains de l'équipe d'A.C.O. ; car là, de toute façon, il n'est pas question de faire le fanfaron : la contestation venant de frères dans la foi ne supporte aucune tricherie et est impitoyable quant à la qualité de notre lien à Jésus-Christ. »*

Le stage révèle également la densité, la portée vitale de certains problèmes qui restaient jusque là plus ou moins théoriques. Ainsi les interrogations et les tensions de la vie apostolique, les options difficiles que comporte toute responsabilité missionnaire, tout cela est redécouvert autrement, tout cela prend un visage, ou des visages, dans la vie quotidienne du stagiaire.

C'est au cœur d'une expérience vécue qu'on s'interroge alors, qu'on reprend personnellement des questions permanentes, comme ce dilemme qui renaît toujours de l'urgence d'une évangélisation collective et de l'exigence évangélique d'attention aux plus déshérités :

*« Dans le même ordre d'idée d'attention aux plus pauvres, j'ai ressenti le danger de se contenter d'une sorte de pêche aux militants. On a tendance à aller vers ceux qui ont le plus d'étoffe humaine, ceux qui seraient le plus susceptibles de jouer un rôle moteur dans l'effort*

*de marche collective du monde ouvrier. C'est un peu à travers leur action qu'on espère les voir découvrir le Christ vivant. Mais les autres ? Ceux que le travail a écrasés, ceux qui sont pauvres de richesses humaines ? »*

Le stagiaire s'interroge à partir de ce qu'il vit. L'expérience lui fournit des éléments de réponse nouveaux. Mais elle fait surgir en même temps des questions et des exigences imprévues. Toutes ces découvertes ne sont pas clairement perçues sur le moment même. Il faut y revenir. C'est souvent après le stage qu'on arrive à mieux les saisir, à mieux les exprimer, et qu'on éprouve le besoin de les approfondir.

## **Un bilan au retour**

Le bénéfice d'un stage dépasse donc généralement de beaucoup les motivations de départ. Il est d'un autre ordre : c'est la vie partagée qui oblige à un renouvellement et un approfondissement de toutes les questions, la vie avec tout ce qu'elle comporte d'imprévu et de bousculade... Les questions que l'on ne se posait pas ou que l'on croyait secondaires deviennent souvent prioritaires quand le stagiaire, au retour, essaie de dresser un bilan.

Comme l'expérience, le bilan prend pour chacun une valeur et une signification particulières. Il y a quelque chose d'unique dans l'effort de prise de conscience et de réflexion déployé par chacun à partir de tout ce qui a germé ou pris corps au cours du stage.

A travers les rapports, on retrouve cependant, sous des formes diverses, trois types principaux de conclusions. Les premières sont de l'ordre d'un approfondissement personnel. D'autres consistent dans la perception plus vive d'exigences imposées aujourd'hui à l'Eglise. D'autres enfin concernent le travail qu'on reprend ensemble au Séminaire.

### **1. Un approfondissement personnel**

C'est d'abord le stagiaire lui-même qui est mis en question et conduit à reconsidérer des éléments essentiels de son existence personnelle.

Il était à pied d'œuvre pour éprouver sa volonté de *mettre la foi au cœur de la vie*, d'unifier la vie de foi et l'activité quotidienne... Quand il fait retour sur ce que fut sa vie de prière, il prend plus vivement conscience de la nécessité de l'entreprise, mais aussi de ses difficultés :

*« La vie spirituelle doit être d'autant plus forte que le milieu... est plus paganisé : c'est le Seigneur que nous avons à apporter, non nous-mêmes. Ce principe que je pose et que je ressens profondément, j'ai du mal à le vivre... J'ai tendance à diviser ma vie en deux parties :*

*celle du travailleur et celle du séminariste, dualité dont je suis très conscient et que j'essaie de réduire peu à peu. »*

Mais souvent le stage permet d'avancer un peu dans l'unité :

*« Un leit-motiv qui revenait régulièrement à la suite de mon premier stage ou de mes différentes vacances : la question de l'unité entre l'activité quotidienne et la vie de foi. Cela m'a paru beaucoup moins difficile cette année. Il m'est fréquemment arrivé de faire de tel événement, tel geste, tel copain, une véritable prière. »*

Dans la démarche missionnaire, la fidélité spirituelle ne saurait se réduire à un problème d'organisation intérieure. L'unité peut être mise à l'épreuve par la rencontre du monde : c'est là pourtant qu'elle doit se construire.

Venu à la Mission de France pour être effectivement en situation de partage de vie avec des incroyants, le stagiaire voit dans cette *rencontre de l'incroyance* (et dans le dialogue avec l'équipe sacerdotale sur ce point) un des éléments essentiels du stage. Pour un bon nombre, originaires de milieux traditionnellement chrétiens, cette rencontre est la première qui soit faite de manière un peu durable et aussi vitale.

Beaucoup plus qu'un athéisme virulent, on découvre généralement une profonde indifférence à ce que l'Eglise prétend être. Si l'on interroge l'Eglise, ce n'est pas, habituellement, au niveau de la foi dont elle veut témoigner. Ainsi pour ce stagiaire vivant dans un milieu ouvrier fortement marqué par le marxisme :

*« Pratiquement pas de questions sur le contenu même de notre foi, sur le salut que l'Eglise prétend apporter et annoncer au nom de Jésus-Christ. Jamais on ne m'a demandé de dire pourquoi je croyais en Dieu. La question semble ne pas se poser et même est étudiée par certains qui tiennent ce genre de raisonnement : Si Dieu existe, il ne peut être que bon, s'il est bon il ne peut refuser son ciel à tout homme qui aura lutté toute sa vie pour un monde où règne la justice et la vérité ; s'il n'existe pas, et bien tant pis, l'essentiel étant de survivre dans la mémoire de nos descendants comme quelqu'un de propre... (Par contre) des questions sur le pourquoi de mon appartenance à l'Eglise, il y en a eu, et elles ont été les seules occasions pour moi de pouvoir parler de Jésus-Christ. En fait l'essentiel de la contestation que j'ai pu sentir s'est situé sur un plan purement pratique... : est-ce que toi, chrétien, tu peux et tu veux travailler avec nous pour un monde meilleur ? Si oui, tant mieux, si non, toi et ton Eglise êtes des parasites... »*

Si déconcertantes que soient, pour beaucoup, de semblables découvertes, elles ne conduisent pas à un quelconque jugement de valeur sur le monde incroyant. De quel droit pourrait-on juger ? Ce que ramène le stagiaire, c'est bien plutôt une interrogation exigeante au

cœur de sa conscience de chrétien. Les faits que cite un autre rapport sont de ceux qui font naître une telle *interpellation* :

*« On voudrait une Eglise idéale. Témoin la réaction contre un copain qui s'affiche comme chrétien, qui se vante d'avoir des gosses enfants de chœur et qui dit aller à la messe tous les dimanches, mais en même temps détient le record de la bouteille dans la maison, de l'incompétence dans son boulot, et qui ment comme un gamin pris en faute : « S'il était chrétien, il ne devrait pas mentir, pas se saouler ; c'est un hypocrite comme tous les curés... ».*

*Au fond c'est une question qui travaille réellement. Beaucoup croient en Dieu..., comme quelque chose de nécessaire au-dessus du monde, mais la majorité s'accorde sur le fait que l'homme n'a rien à voir avec ce Dieu très abstrait, sinon cette question qui demeure et qui fait qu'on n'est pas grand'chose... »*

La rencontre d'un milieu de vie où l'Eglise est étrangère provoque la foi à s'interroger et à s'approfondir. D'autres interrogations naissent de la collaboration avec l'équipe sacerdotale. Pour beaucoup de stagiaires, c'est également une découverte, qui remet en cause des conceptions familières. Souvent on est amené, comme l'auteur de ce rapport, à approfondir l'idée qu'on se faisait du *sacerdoce* lui-même :

*« J'ai trouvé à la Mission de France un style de vie sacerdotale qui rend l'Eglise présente aux non-chrétiens. Les questions que je me pose sont au niveau... de ce qui en est le fondement théologique. La théologie du sacerdoce, telle qu'elle était enseignée au Séminaire où j'étais, se sert beaucoup de la notion de médiation (et même parfois de celle de séparé). Il s'agit pour moi d'une remise en question, non de ma vocation sacerdotale, mais la conception que j'ai du Sacerdoce ou plutôt de certaines catégories à partir desquelles je le pensais.*

*J'ai la nette conscience que si cette mise à jour n'est pas faite, cela risque d'amener un déséquilibre dans ma vie sacerdotale elle-même.*

*Une des conclusions de cette année de stage est la volonté de mieux situer ma réflexion sur le sacerdoce dans le cadre plus vaste de la Mission de l'Eglise. »*

## **2. Des exigences pour l'Eglise**

La Mission de l'Eglise, le stagiaire la rencontre en acte sur le terrain où elle se vit. Il la découvre comme une réalité complexe, qui dépasse l'effort et le projet de ceux qui y travaillent, et d'abord son propre effort et son propre projet. Il s'aperçoit en même temps qu'elle constitue le terme véritable de la plupart des interpellations enregistrées dans le dialogue avec ceux qui ne partagent pas sa foi. Un grand nombre des questions qui lui sont adressées concernent, au-delà de sa personne, l'Eglise elle-même, qu'il représente : elles l'invi-

tent à rendre compte de sa solidarité avec elle, elles le provoquent à préciser, pour lui-même, en quoi consiste aujourd'hui sa mission.

On constate que souvent les camarades de travail ne font pas spontanément le lien entre le chrétien sympathique ou le curé « pas comme les autres » et l'ensemble de l'Eglise, dont ils avaient une autre idée. Il arrive même que l'on conteste alors la réalité et la possibilité de l'appartenance ecclésiale :

*« Eventuellement, remarque un stagiaire, on cherchera à pousser au plus loin ce démarquage, et à écarteler le lien qui nous rattache à l'Eglise, comme pour nous en séparer. »*

Beaucoup de stagiaires reviennent ainsi avec une réflexion renouvelée sur le prix de la solidarité dans l'Eglise et de l'enracinement ecclésial de l'effort missionnaire.

Un autre thème revient fréquemment et tout naturellement : celui de la *présence de l'Eglise au monde*. C'est un sujet dont on parle beaucoup... l'expérience oblige à constater qu'on est encore loin de compte. Les quelques notations d'un stagiaire ayant travaillé en usine dans une petite ville le montrent bien : ni l'aggiornamento conciliaire ni les efforts de l'équipe n'ont éveillé beaucoup d'échos dans le monde des travailleurs où il vivait :

*« Il ne s'agit pas de l'ignorance religieuse, ...mais de l'ignorance absolue de tout l'effort de renouvellement de l'Eglise depuis la fin de la guerre et le début du Concile... Sans aller si loin, nous risquons de nous faire illusion sur la portée et la répercussion sur le terrain des engagements qui ont été pris (par l'équipe) depuis une dizaine d'années. ... A l'usine quand à la veille du départ j'ai voulu dire à quelques-uns pourquoi et comment nous essayions de nous situer différemment, j'ai rencontré un silence de doute et d'étonnement. Manifestement, ils n'étaient guère au courant.*

*Quelques réflexions entendues çà et là diront cette incompréhension de notre « projet ». Pour moi elles sont d'autant plus significatives et douloureuses qu'elles ont été faites après des mois de travail en commun. Ce projet n'est pas pris au sérieux : « Tu sais, moi, les curés je les ai toujours respectés. Ils ne sont jamais idiots. C'est même souvent des types intelligents : d'abord ils savent toujours s'en tirer. »*

*Il s'agit d'un malentendu : « Des gens comme vous, vous pourriez faire autre chose ».*

*...Au reproche mérité d'omnipotence se substitue le soupçon sur le pourquoi de cette volonté d'omniprésence. »*

La préoccupation de rejoindre les « plus loin », c'est aussi la préoccupation de l'Evangile à annoncer aux pauvres. C'est la découverte des exigences de conversion que comporte cette mission évangélique. La question prend une urgence nouvelle quand on a vécu pendant un an parmi les « sans-logis », comme ce stagiaire qui écrit :

*« Pour moi, la présence d'un prêtre au milieu des pauvres est donc un signe global de l'amour du Christ pour tous ces hommes... Ecrire l'Evangile du XX<sup>e</sup> siècle à côté de ce monde de misère n'est pas de tout repos... Ce monde de misère interpelle l'Eglise et cette provocation doit atteindre l'Eglise dans sa totalité. Sinon serait-elle toujours l'Eglise de Jésus-Christ, elle qui se veut et s'est présentée, au Concile, comme l'Eglise des pauvres ? »*

### **3. Des exigences à vivre au Séminaire**

Par la connaissance concrète du Sacerdoce vécu à la Mission de France, par la réflexion menée en commun avec une équipe sur le terrain, par toute la maturation qu'il provoque, par tous les éléments nouveaux qu'il apporte, le stage fait vraiment partie intégrante — à un titre privilégié, diraient les stagiaires — de la formation au Sacerdoce.

Encore faut-il que cette matière première soit reprise à Pontigny, intégrée dans une réflexion plus structurée : c'est toute la question du lien entre ces deux temps de la formation.

Ce sujet sera repris par ailleurs. Pour terminer ce rapide survol des stages vus à travers la lorgnette du consommateur (actif), citons seulement les questions que l'un d'eux, évoquant sa situation de travail, formule à son retour au Séminaire. On verra au moins que la matière ne manque pas :

*« ...Ce n'est pas seulement pour gagner ma croûte ou par goût personnel que je me trouve là à travailler... Alors qu'est-ce que je fais là ? Ne dois-je pas être un signe, si minime soit-il, de l'amour de Dieu pour ces hommes ?... Comment tel homme, telle femme rencontrés au boulot, pourront-ils être amenés à découvrir Jésus-Christ qui bouleversera leur vie ?...*

*Alors que j'ose à peine aborder ce qui fait le centre de ma vie devant les autres, comment suis-je témoin du Christ ? Ces questions relatives à la mission d'annoncer l'Evangile aux « plus loin » sont un appel pour moi à essayer d'exprimer ce qu'est ma foi... Qu'est-ce que ça veut dire pour moi concrètement d'appartenir au Christ, de le rencontrer, de vivre de lui ?... Et puis pourquoi ?... Et si moi pour-quoi pas les autres ? Serais-je un privilégié ? Et alors comment faire partager ? »*

On pourra objecter qu'il est facile de poser des questions et qu'un stage n'est pas nécessaire pour cela. C'est vrai. Mais quand les questions s'enracinent de cette façon dans une expérience vécue, elles sont autrement exigeantes. Quand on cherche ensuite à y répondre, on n'a plus la liberté d'en rester à une spéculation gratuite, on ne peut plus se satisfaire de solutions purement verbales...

C'est cette exigence de vérité qui est sans doute la plus marquante et la plus durable leçon du stage, pour la recherche à poursuivre.

## II. Le point de vue des équipes sacerdotales (2)

Pour les équipes, les stages des séminaristes apparaissent tout à la fois comme un *service* qu'elles rendent et comme une *aide* qu'elle reçoivent.

Mais le succès de cet échange et le bénéfice qu'en tirent respectivement l'équipe et le stagiaire dépendent de la réalisation d'un certain nombre de *conditions*, que l'expérience a fait progressivement découvrir.

### Un service rendu

Les équipes ont toujours été conscientes des liens très étroits qui les unissent au Séminaire et de leur responsabilité dans la formation des futurs prêtres pour la Mission.

Durant la période de Lisieux, séminaire et communautés interféraient constamment. L'apport des « jeunes » aux équipes était massif. Beaucoup de sessions étaient communes.

Par la suite, si les responsabilités ont été mieux distinguées, un lien réel a été maintenu, entre autres par les stages. Ils demeurent une contribution importante des prêtres de la Mission à la vie du Séminaire et à sa responsabilité de formation.

Cette année scolaire 1966-1967, il y a 17 stagiaires. Les équipes ont parfois du mal à faire face à la demande, surtout en milieu urbain : elles ont aussi à accueillir les « vacataires » (trois fois plus nombreux que les stagiaires). Rares sont donc celles qui ne reçoivent ni stagiaire ni vacataire au cours de l'année.

Les stagiaires exercent tous une activité professionnelle, généralement manuelle, à laquelle ils consacrent, sauf exception, la plus grande partie de leur temps. Mais l'objectif premier de leur stage est bien, en étant situés ainsi, de participer au maximum à la mission de l'équipe sacerdotale, d'en devenir — autant que faire se peut — membre à part entière.

---

(2) Il s'exprime occasionnellement, lors de l'accueil du stagiaire, à l'occasion de son départ, ou à propos du rapport qu'il a rédigé à son retour. Quelques équipes ont répondu de manière plus systématique à un questionnaire qui leur était adressé l'an passé. Le présent chapitre s'inspire de tout cela. Il ne prétend pas plus que le précédent constituer un bilan exhaustif...

Intégrer réellement un séminariste à la vie de l'équipe et à la prise en charge du secteur est une tâche exigeante. Il faut du temps, des explications et des collaborations multiples... Et c'est pour un an, à recommencer chaque année ou presque. Aussi arrive-t-il qu'une équipe demande à souffler un peu, à ne pas accueillir de stagiaire pendant quelque temps, surtout lorsqu'elle a elle-même à intégrer de nouveaux membres.

Cela ne diminue pas l'intérêt qui est reconnu à cette tâche. C'est plutôt une preuve qu'on la prend au sérieux, et le signe d'une volonté partagée d'intégration la plus complète possible du stagiaire à l'équipe.

### **Une aide reçue**

Toutes les équipes soulignent le bienfait qu'apporte la présence d'un stagiaire : c'est un rajeunissement.

Les jeunes ont les yeux neufs, non habitués : ils remettent en question facilement le regard sur le secteur, les positions établies, le style de vie de l'équipe et de chacun. Ils exigent que s'expriment les motivations de nos attitudes, de nos habitudes.

Ils veulent vérifier sur le terrain le bien-fondé de leur choix pour la Mission : ils nous obligent ainsi nous-mêmes à nous interroger sur la fidélité à notre vocation commune, à vivre effectivement ce que nous avons décidé d'être ou de faire ensemble. Ils nous remettent sans cesse en face des options de l'équipe et de la Mission.

Les jeunes apportent les soucis et les questions des jeunes : c'est important dans un monde qui évolue rapidement. Mieux que nous ils peuvent être présents au monde des jeunes...

L'engagement professionnel du stagiaire permet aussi de multiplier la présence de l'équipe au monde du travail. Certaines équipes considèrent cette présence d'un stagiaire au travail comme un élément permanent de leur insertion locale : elles demandent chaque année à recevoir « leur » stagiaire.

### **Des conditions...**

Le temps et l'expérience ont confirmé l'intérêt des stages. Ils ont également fait prendre conscience — s'il en était besoin — que le stage n'est pas une formule-miracle, dont le succès serait garanti à tout coup. On peut énumérer aujourd'hui un certain nombre de conditions, inégalement réalisées, mais dont tout le monde reconnaît, semble-t-il, l'importance.

Le *stagiaire* doit accepter d'entrer dans le jeu de l'équipe, telle qu'elle est — avec une histoire, ses limites — et dans la réalité du secteur, dont les dimensions profanes et ecclésiales dépassent natu-

rellement ce qu'il peut lui-même découvrir en quelques mois. C'est pour lui une exigence d'ouverture et de disponibilité.

*« Ce que nous attendons du stagiaire, écrit une équipe rurale, c'est qu'il sache se mettre à l'écoute du pays, qu'il attende un peu avant de parler, qu'il ait de la patience, qu'il sache travailler avec le temps, qu'il exprime ce qu'il vit plutôt qu'il ne porte des jugements sur le pays. »*

L'équipe doit faire effort, de son côté, non seulement pour accueillir fraternellement le stagiaire — c'est généralement facile et effectivement réalisé —, mais surtout pour l'associer réellement à l'élaboration et à la mise en œuvre de son projet missionnaire. Bien qu'il ne soit pas prêtre, le stagiaire a droit à son titre d'« envoyé ». Il doit être reconnu comme tel. Il ne souffre pas d'être traité en touriste ou en hôte quelle que soit la bienveillance de l'accueil.

Il envisage légitimement un partage effectif des responsabilités apostoliques de l'équipe. Les formes de ce partage peuvent être très diverses, selon les conditions particulières. Mais si l'on n'arrive pas à les trouver, le stage aura manqué son but essentiel, qui est d'initier à la vie de la Mission.

L'équipe est le lieu normal de la révision de vie du stagiaire et de la réflexion religieuse sur les événements auxquels il est confronté. C'est elle qui doit l'aider à approfondir son expérience et sa réflexion, à les situer par rapport à celles des prêtres et des laïcs, à en faire véritablement une expérience et une réflexion d'Eglise.

Généralement, c'est un des prêtres de l'équipe qui suit plus spécialement les stagiaires. L'expérience a montré que c'était profitable, à condition toutefois que l'équipe ne se décharge pas ainsi de sa responsabilité commune et ne se dérobe pas quand il faut aider le stagiaire à découvrir ou assumer les exigences spirituelles et intellectuelles qui s'imposent à lui. En fait, dans la plupart des cas, un certain nombre de réunions d'équipe (au moins au début et en fin de stage) sont spécialement consacrées au stagiaire.

Lorsqu'il y a deux stagiaires (ou un stagiaire et un vacataire) dans la même équipe, cela facilite leur intégration. Leurs échanges les préparent à une participation plus active aux réunions générales de toute l'équipe.

Il faut noter, enfin le prix que représente, pour les équipes, la possibilité d'un dialogue avec l'un des responsables du Séminaire, et plus encore son passage et son intervention dans l'équipe même où vit le stagiaire. Comme le montrera plus longuement le chapitre suivant, cette articulation est l'une des conditions essentielles à l'unité de la formation sacerdotale.

### III. Le point de vue du séminaire

L'utilité des stages pour la formation des prêtres de la Mission n'est plus à prouver. Aussi nous contenterons-nous, pour commencer, de rappeler brièvement ce qui, aux yeux du Conseil, en fait la justification essentielle. Nous nous arrêterons davantage à la remarque suivante : le stage ne se suffit pas à lui-même comme élément complémentaire de formation. D'ailleurs les stagiaires, lorsqu'ils rentrent au séminaire, sont porteurs d'exigences nouvelles auxquelles il faut bien faire face ! Un ajustement correct des études et plus largement du style de vie de la communauté s'impose donc, compte tenu de ce qui est vécu dans les équipes. Formation au séminaire et formation en pleine vie doivent se valoriser mutuellement. Une recherche est en cours, à Pontigny, en ce sens. Nous en dressons ici un bilan provisoire.

#### Pourquoi les stages ?

Une première justification nous est fournie par les requêtes de la pédagogie contemporaine. On s'accorde aujourd'hui pour reconnaître que les formes traditionnelles d'enseignement ont eu souvent pour effet d'isoler les étudiants dans un univers à part, où sont ignorées les contingences de la vie réelle qui coule à côté. Le défaut d'adaptabilité professionnelle, et même d'adaptabilité tout court, notable chez tant de jeunes, s'enracine là, du moins pour une part. Aussi cherche-t-on à multiplier les contacts, les échanges, les communications entre les jeunes en cours de formation et le monde. Cela se vérifie partout : dans l'industrie comme dans l'agriculture, au plan professionnel comme au plan syndical.

Mais il s'agit ici des futurs prêtres. Et cette première justification du stage se double d'une autre, proprement théologique, qu'on pourrait formuler ainsi : c'est au presbyterium de l'évêque qu'il revient d'initier les futurs prêtres à leur ministère. Les prêtres qui sont plus spécialement affectés à cette tâche ne sauraient l'assumer à eux seuls. Ils doivent, bien sûr, s'y consacrer entièrement. Mais ce faisant ils remplissent un rôle essentiellement relationnel : celui de permettre au presbyterium d'exercer une fonction initiatrice qui lui revient et à laquelle les laïcs, eux aussi, devraient participer. Il n'est pas dans notre propos de développer l'argument théologique qui fonde cette affirmation. Sans doute suffit-il de rappeler, avec le Concile, qu'on devient prêtre par agrégation sacramentelle à l'ordre des prêtres, pour le service du Peuple de Dieu en croissance.

Ainsi la collaboration entre les prêtres chargés du séminaire et ceux des équipes s'impose-t-elle non comme une nécessité de mieux

être, mais de par la nature même du ministère. Cette collaboration peut s'exercer au moyen de commissions permanentes ou temporaires dans lesquelles on traite des problèmes de la préparation au ministère. Mais elle n'est complète que dans la mesure où elle comporte pour l'ensemble des prêtres une prise en charge des séminaristes. C'est ce que permettent les stages et, de façon complémentaire, les vacances.

Il faut bien avouer que cette collaboration qui est onéreuse pour les prêtres des équipes (on y a fait allusion en exposant *le point de vue des équipes*) l'est aussi pour les pères du séminaire. Pratiquement chacun est chargé de « suivre » un certain nombre de stagiaires qu'il doit essayer de rejoindre sur le terrain. Ces visites, trop rares à l'heure actuelle, sont pourtant l'occasion d'échanges féconds avec les équipes. Il va sans dire, en effet, que leur contenu passe de beaucoup le seul examen des problèmes personnels d'un séminariste.

En bref, du point de vue du séminaire, le stage s'impose comme moyen de collaboration effective avec les prêtres des équipes, pour l'initiation au ministère ainsi que pour l'appel aux ordres qui donnent à cette initiation son sceau sacramentel. La découverte du séminariste sur le terrain constitue un élément indispensable d'appréciation, et sur la manière de poursuivre la préparation et, plus tard, sur l'opportunité d'une avancée aux ordres. On remarquera la convergence de ce point de vue avec celui des séminaristes tel qu'il apparaît dans leur « bilan en profondeur » sur les stages : venait en priorité « la connaissance concrète du sacerdoce vécu à la Mission de France » ou encore « la découverte d'un style de vie sacerdotale qui rend l'Eglise présente aux non-chrétiens » avec en arrière fond, la décision à prendre quant à un engagement définitif.

#### **Une exigence : harmoniser les diverses étapes de la préparation sacerdotale**

On sait que la formule des stages de séminaristes est née, pour une part, du besoin de réduire le décalage excessif entre le style de vie des séminaires et celui des prêtres sur le terrain, pour ne pas parler de celui des gens. Lorsque les prêtres mettent en accusation le séminaire qu'ils ont connu et la formation qu'ils ont reçue, leur principal grief est là. « On a tout fait, disent-ils, pour nous couper de notre milieu. Nous sommes séparés, au sens de *à côté* ». Le malaise a été et reste particulièrement ressenti par ceux qui viennent du monde ouvrier.

Il importe de remarquer que le stage ne supprime pas à lui seul cette difficulté grave. Bien plus qu'un complément de formation, trouvé hors du séminaire, c'est à une refonte de l'institution que nous sommes appelés. Il serait illusoire de penser qu'il suffit de faire appel

aux prêtres des équipes pour donner aux séminaristes ce que le séminaire ne peut leur donner si, en même temps, le contenu du séminaire ne s'en trouvait modifié. Le décalage dont nous parlions plus haut subsisterait.

Tout le problème est donc de faire en sorte que l'apport du séminaire comme institut de formation soit déterminé par les exigences de la vie du prêtre en mission, telles qu'on les perçoit dans les équipes. On ne peut se contenter de juxtaposer des temps d'études au séminaire à des temps de formation en pleine vie. Ceci vaut d'ailleurs pour tous les temps de formation en pleine vie, qu'il s'agisse du stage, des vacances ou de la seconde année du premier cycle.

Les réactions des séminaristes après quelques semaines de reprise au séminaire constituent un bon test sur ce point. Au-delà de l'inévitable rupture de rythme que comporte le passage d'une vie active à une vie d'étude, ils perçoivent — ou ils ne perçoivent pas ! — la continuité nécessaire entre les phases diverses de leur préparation.

#### **La recherche entreprise au séminaire**

Comment procéder à un ajustement progressif entre la vie du séminaire et celle des équipes ?

Depuis toujours, les séminaristes de la Mission rédigent un « rapport de stage » lorsqu'ils rentrent au séminaire. En général ces rapports sont de très bonne qualité. Ils comportent une description détaillée du secteur, au plan humain et religieux, une étude du milieu de travail, une analyse de l'effort évangélisateur de l'Eglise locale et particulièrement de l'équipe missionnaire qui les accueille, un bilan personnel. Jusqu'à ces dernières années ces rapports étaient lus par quelques séminaristes et par tous les membres de l'équipe des Pères. Certains faisaient l'objet d'un exposé à la communauté, suivi d'un échange, au cours de veillées réparties tout au long de l'année scolaire.

A la rentrée de septembre 1965 le besoin s'est fait sentir d'une utilisation plus systématique de ces travaux. On gagnerait, pensait-on, à prendre connaissance simultanément de l'ensemble des rapports de stage, pour en percevoir les lignes de fond et dégager certaines constantes dans les interrogations, au plan spirituel, théologique, pastoral, etc. Une semaine de réflexion sur les stages fut donc organisée. On entendit d'abord un certain nombre de rapports qui furent discutés. Une petite commission de séminaristes et de pères repérait pendant ce temps les points jugés importants pour la vie du séminaire. Des carrefours furent constitués ensuite pour mettre en ordre les questions, en déterminer l'urgence et prévoir la suite à donner.

La liste de ces carrefours donnera une idée de l'impact des rapports de stage sur la vie de la communauté.

**Carrefour 1 :**

Inventaire des questions de fond évoquées dans les rapports de stage et essai de formulation plus précise (3).

**Carrefour 2 :**

A propos de la recherche de la Mission de France sur le problème missionnaire :

- comment faire l'apprentissage du « travail collectif » ?
- comment y participer en tant que séminariste ?

**Carrefour 3 :**

La vie spirituelle.

Inventaire des questions posées à la suite du stage.

Etude de quelques thèmes, du genre :

- persévérance dans la prière à travers les changements de rythmes,
- rencontre du monde et rencontre de Dieu,
- prière à partir des provocations de la foi, de l'espérance, de la charité,
- la responsabilité de la prière,
- prier en équipe,
- messe et mission,
- etc.

**Carrefour 4 :**

Vie de foi et mise à l'épreuve de la foi.

**Carrefour 5 :**

Travail manuel et réflexion :

- comment maintenir un certain tonus intellectuel dans une vie de travail manuel ?
- repérage des stimulants de la réflexion.

**Carrefour 6 :**

Sens du stage et des vacances.

Cette semaine d'échange a eu lieu de nouveau en 1966. Elle a été préparée par un questionnaire que nous reproduisons en annexe. Les résultats sont positifs. La formule sera reprise l'an prochain et

---

(3) On trouvera en annexe la liste des points étudiés dans ce carrefour.

En 1966, dans le même carrefour, on retrouve des questions semblables ou connexes : Eglise et monde, foi et religion, condition du témoin. Mais la formulation évolue et les comparaisons sont intéressantes. A noter cette année une plus grande insistance sur les secteurs pauvres et le Tiers Monde.

améliorée. Quelques prêtres de la Mission y participeront, comme cette année d'ailleurs. Leur rôle est essentiellement d'aider à expliciter les questions (4).

### **Le rôle des stages dans l'évolution du séminaire**

Le climat spirituel et intellectuel du séminaire est nécessairement modifié par cette mise en commun dont les résultats se répercutent tout au long de l'année. Que se passe-t-il, par exemple, au plan des études ?

*Les séminaristes* repèrent mieux les difficultés d'un certain nombre de questions et l'urgence d'une réflexion sérieuse. « Lorsqu'on est seul à se poser un problème, disait l'un d'eux, on risque toujours de croire qu'il n'est pas trop important... ». Faut-il parler d'une mise en appétit pour le travail intellectuel ? Elle existait déjà. Mais les questions ont pris un tour plus concret. Tel qui revient d'une région déchristianisée, où les chrétiens, de plus, sont déchirés par leurs options contradictoires, demande « comment rendre compte de l'unité de l'Eglise alors qu'elle présente le visage de la division » : il ne s'accommodera pas d'une réponse lénifiante ou faussement spiritualiste. Tel autre exige « qu'on passe au crible de la critique les nombreux clichés chrétiens trop souvent employés dans la prédication et ailleurs et dont personne, à commencer par nous, ne saurait dire la signification » : il ne sera pas tendre pour les discours théologiques qui flairent le verbalisme.

*Quant aux professeurs*, ils risquent moins d'échapper aux questions véhiculées par la conscience missionnaire de leur temps. Leurs synthèses ne sont plus à l'abri des morsures de l'athéisme, même si elles s'élaborent dans la retraite (relative !) d'un séminaire. Pratiquement, chacun s'astreint à tenir compte des questions formulées en communauté, en début d'année, pour orienter son enseignement ou les travaux de groupe qu'il anime. D'ailleurs il n'est pas illusoire d'espérer que l'ensemble de la *ratio studiorum* puisse être repensé à partir de ces questions, jointes bien sûr à celles qui ont été répertoriées à la suite de la première tranche du travail collectif de la Mission. Mais cela réclame du temps si, du moins, on veut éviter d'improviser des réponses dont la superficialité serait vite dénoncée.

Telle est donc pour nous la question principale posée par les stages de séminaristes : comment profiter de cette institution pour

---

(4) La retraite de rentrée, au séminaire, revêt de ce fait un style nouveau. Le contenu des rapports de stage est d'une grande densité spirituelle : un prédicateur qui interviendrait après un tel échange sans y avoir participé risquerait de ne pas rejoindre la communauté. On demande désormais à celui qui est plus particulièrement chargé de cette retraite de situer les données essentielles de l'échange dans une réflexion sur le mystère du salut.

réunifier la formation sacerdotale à partir des exigences concrètes de la vie du prêtre en mission. D'ores et déjà nous pouvons dire qu'à condition de n'en pas faire un à côté de la vie du séminaire les stages constituent certainement une source de renouveau dans la formation des prêtres.

## Conclusion

Les trois « points de vue » successifs ont apporté des éléments de réponse abondants à la question que nous avons posée en commençant. Plutôt que de récapituler ces éléments, essayons d'en dégager l'essentiel.

Les buts du stage sont multiples, mais certains peuvent être atteints autrement. Ainsi la connaissance d'un milieu de vie reste un objectif important, mais qui ne relève plus, uniquement des stages.

Par contre tout le monde s'accorde, semble-t-il, pour reconnaître que le stage remplit une fonction irremplaçable en ce qui concerne *l'initiation à la vie de la Mission sur le terrain*. D'autres moyens peuvent y concourir (les vacances par exemple), mais aucun ne saurait normalement y suffire.

La poursuite de cet objectif majeur commande la mise en œuvre d'un certain nombre de *conditions*. Elles ont été clairement signalées par les uns et les autres. Nous n'y reviendrons pas.

Qu'il nous suffise de souligner, en terminant, combien la fonction essentielle ainsi reconnue aux stages confirme leur importance et la *place centrale* qu'ils occupent dans l'itinéraire des séminaristes comme dans la vie de la Mission. Toute la formation est une initiation au sacerdoce vécu : on comprend que l'initiation « sur le terrain » suppose un ajustement des autres phases. On mesure aussi à quel point le rôle de l'équipe « d'accueil » peut être déterminant pour l'avenir sacerdotal du stagiaire : elle n'est pas responsable seulement de l'étape relativement brève où il partage sa vie et sa tâche.

Plus le stage s'intègre dans un programme d'initiation unifié, plus les futurs prêtres seront efficacement préparés à leur mission, et plus leurs aînés seront activement engagés dans leur formation.

# DOCUMENT ANNEXE

## Echange sur les stages et vacations

---

### I. Questionnaire

#### Deux remarques préalables

1. Ce questionnaire a pour but de permettre une réflexion et de préparer un échange sur les stages et vacations, qui sont un élément important de la préparation au sacerdoce dans la Mission.

Les questions proposées ici ont pour but de centrer la recherche sur l'essentiel : il ne s'agit pas d'un cadre strict.

2. Un certain nombre de nouveaux arrivants n'ont fait ni stage ni vacation. Il nous semble qu'ils peuvent :

- s'interroger sur leur vie de ces dernières années (milieu d'origine, vie de travail...) et en exprimer les éléments marquants,
- nous dire ce qu'ils attendent du séminaire pour intégrer et faire grandir ce qu'ils ont vécu jusqu'à présent.

#### Quatre séries de questions

##### 1. Au plan descriptif.

- *L'équipe* : sa vie ; avons-nous participé à son travail missionnaire ?
- *Le milieu de travail* : ses caractéristiques ; qu'y avons-nous découvert ? quel sens avons-nous donné à notre présence ? et quel sens lui a-t-on donné ?
- *Le secteur* : ses caractéristiques ; bilan humain ; quel est le visage de l'Eglise ?

## **2. Au plan d'un bilan « en profondeur ».**

- Comment l'homme d'aujourd'hui nous apparaît-il, à la suite de ce temps passé « sur le terrain » ?
- Quelles questions majeures pose-t-on à l'Eglise de ce temps ? Et si on ne lui pose pas de questions, comment interpréter ce silence ?
- Finalement, où situons-nous les difficultés majeures de l'évangélisation ?

## **3. Au plan d'un bilan personnel.**

Ces engagements limités, mais réels dans le travail de la Mission que sont stages et vacations font partie de notre formation : à ce titre, ils nous remettent en question personnellement.

Quelles difficultés et quels enrichissements avons-nous rencontrés :

- au plan de la vie de foi (prière, sacrements...)
- dans notre comportement d'homme et de chrétien.

Avons-nous pu vérifier notre vocation au sacerdoce et au sacerdoce à la Mission ?

## **4. Au plan de la vie au séminaire.**

Comment tenir compte de ce bilan dans l'organisation de notre année (formation intellectuelle, style de vie, vie spirituelle, etc...) et, de façon plus large, dans l'*aggiornamento* progressif du séminaire ?

## **II. Compte rendu partiel des réponses :**

### **Les questions de fond rencontrées ou soulevées**

#### **I. Foi et humain**

#### **Foi et incroyance**

##### **a) Rencontre du Christ et culture**

Possibilité pour l'homme de s'interroger sur le sens de son existence, sa place dans la société, sur son époque et la place de son travail.

- les plus écrasés humainement, peuvent-ils rencontrer Jésus-Christ ?
- faut-il supposer un minimum d'épanouissement humain pour accéder à la foi ?

**b) Difficulté de percevoir un cheminement possible vers la Foi** étant donné les conditions de vie des gens, leur itinéraire humain, leur mentalité, leur formation particulière — et étant donné notre formation à nous, notre itinéraire, etc...

- Ce qui implique, au départ, la nécessité de nous décanter de nous-même — pour entrer dans la vie des autres
  - pour ne pas classer trop vite en valeur ou non-valeur ce que nous rencontrons dans la vie des gens, alors que nous n'avons pas atteint à la compréhension profonde des gestes qu'ils posent, et de ce qui oriente leur vie...

— Cela appelle directement une autre question :

**c) Est-ce que l'éclairage de cette difficulté à percevoir dans la vie des gens un cheminement possible vers la Foi ne commence pas par :**

- le repérage des valeurs dont ils vivent ?
- le repérage de leur centre principal de préoccupations ? (valeur  $\equiv$  non un idéal bien défini, mais plutôt ce qui oriente la vie, même confusément. Par ex. : à propos du Tiercé — ou encore, les manœuvres gardant leur dignité face à un travail idiot...).

**d) Quel est le rapport des valeurs humaines à la Foi ?**

— Que faut-il entendre par « pierres d'attente » ?

**e) Quel est le contenu de l'athéisme et de l'incroyance** saisi au travers des options et du choix des hommes ?

(v.g. : contenu de la mentalité technique et de l'athéisme pratique qu'elle engendre fréquemment ?)

## **II. Questions suscitées par l'évangélisation**

**a) Humanisation et Evangélisation**

- Quand la Mission commence-t-elle ?
  - à l'enracinement ?
  - ou à l'annonce de la Parole ?
- Quel est le lien entre la présence, le partage de vie et l'Annonce explicite ?

**b) Cohérence de l'évangélisation à travers la diversité des attitudes et des situations missionnaires**

- Il semble par exemple que des prêtres ne donnent pas le même contenu au message, selon qu'ils se situent au niveau des structures ou au niveau des inorganisés, du « tout-venant ».
  - les uns, par exemple semblent plus sensibles au renouvellement du visage global de l'Eglise, face aux structures du monde et à la participation au mouvement collectif ;
  - les autres semblent plus sensibles au témoignage de charité évangélique, à la rencontre du Christ en tout homme.
- Dans le même sens, notons la difficulté de relier les différentes situations missionnaires :
  - travail à temps plein (éventuellement)
  - engagement dans les structures (Mouvement de la Paix, relations avec municipalités, divers Comités locaux),
  - travail paroissial avec l'exigence d'ouvrir la communauté chrétienne, de former des laïcs conscients.
- A ces difficultés, nous relierons le problème « Mission-Paroisses » et celui des implantations.

### c) Contenu du Message

- 1. Qu'est-ce que le salut pour l'homme tel que nous le rencontrons ?**
  - de quel droit exiger de lui une amélioration ou une conversion de vie ?
  - pourquoi avons-nous tant de difficulté à parler de la résurrection ?
- 2. Dans quelle mesure peut-on parler de participation des hommes au péché, alors que nous les voyons écrasés sous le poids de structures collectives, et quand nous ne voyons pas comment peut jouer leur responsabilité ?**  
cf. le refus de la culpabilité de l'athéisme lucide.
- 3. Contenu de notre dialogue avec les non-chrétiens**
  - ce qu'ils nous disent...
  - ce que nous leur disons (cf. dialogue entre chrétiens et marxistes),
  - exigences d'une véritable compréhension mutuelle.
- 4. D'où vient l'impossibilité où nous sommes très souvent de rendre compte de notre espérance ?**
  - s'agit-il seulement d'un problème d'expression ? de langage ? ou bien de notre attitude profonde ? de la qualité de notre foi ?

- comment témoigner de l'espérance dans un milieu marqué par la désespérance ? comment partager avec les copains l'espérance que l'on vit ?
- comment comprendre la « dévitalisation » de la Foi ressentie à certains moments ?

### **III. Questions suscitées par notre appartenance à l'Église dans le monde d'aujourd'hui**

#### **a) En quoi notre appartenance à l'Église nous coupe-t-elle de la vie du monde ?**

- Que signifie la conscience d'être « riches » de notre Foi devant les hommes que nous rencontrons ?
- D'où vient l'impression d'un double registre dans notre vie ?
  - Foi et participation aux sacrements,
  - Vie humaine.
- La question de notre formation au séminaire n'entre-t-elle pas en ligne de compte ?
- « Comment partager les difficultés et les questions des copains ? On ne partage que jusqu'à un certain point, à cause de la Foi ».

#### **b) Différents niveaux de l'appartenance à l'Église**

- Signification des communautés qui rassemblent les hommes dans l'amitié et la solidarité.
- Signification des rencontres, des réunions autour de prêtres sans participation à l'Eucharistie ? (cf. Foyer du Marin à x...) Quel degré d'appartenance à l'Église manifestent-elles ?

### **IV. Questions suscitées par la mission du prêtre et du laïc dans l'Église**

#### **a) Sacerdoce et laïc**

- Mission spécifique du prêtre } à l'intérieur de la mission  
Mission spécifique du laïc } de l'Église
- Sens de la « séparation » du prêtre... quelle séparation ? en quoi est-il un séparé des hommes ? cette séparation n'est-elle pas plutôt, actuellement, d'ordre sociologique ? Faut-il employer ce mot de séparation pour signifier théologiquement la situation du prêtre dans le monde ?
- Une séparation n'est-elle pas également ressentie par le laïc ?
- Problème du regard sociologique porté sur le prêtre... « On trouve normal que le prêtre soit l'homme qui fasse du bien. »

## **b) Signification du travail du prêtre : fondements théologiques**

1. Le travail part-il de la volonté de communier à la condition des hommes, de se faire reconnaître comme homme (« travailler, c'est se sentir un homme ») ?  
Si oui, quelles sont les limites à cette « communion » ?
2. Le travail part-il du souci apostolique ? des exigences de la mission de l'Eglise ?  
Est-il une condition à l'évangélisation : « les gens sont loin, allons vers eux » ?  
Est-il plus que cela ?
3. Est-ce que l'accession au sacerdoce d'ouvriers, n'ayant jamais été coupés de leur milieu de vie, n'aurait pas une signification importante dans l'évangélisation du monde ouvrier ?
4. Quelle est la signification spécifiquement sacerdotale des activités du prêtre en dehors du culte ?
5. Signification missionnaire du travail à temps limité ?  
du travail dans les « petites boîtes » ?  
d'une qualification professionnelle du prêtre ?

# " Le Tiers-Monde, l'Occident et l'Église "

AUX EDITIONS DU CERF (1)

*Cet ouvrage, qui paraîtra incessamment aux Editions du Cerf, rend compte de la session organisée à Pontigny en décembre 1964.*

*Il s'agissait de saisir, dans leur vérité et leur profondeur, les questions posées aux peuples d'Occident par les peuples du Tiers-Monde, d'évaluer les étapes à franchir les uns et les autres pour nouer ensemble d'authentiques relations, et de comprendre ce que signifie la foi de l'Église dans ce bouleversement de notre société mondiale.*

*Nous reproduisons ici, en « bonnes feuilles », l'introduction de cet ouvrage écrite par Pierre Judet.*

## Introduction

*Pierre Judet*

En janvier 1958, la Mission de France avait organisé une réunion nationale sur les questions posées par la guerre d'Algérie (2). Il s'agissait alors moins d'une élaboration que d'un rappel d'exigences très explicitement formulées dans la conscience de l'Église et dont l'application posait en France plus de problèmes que leur définition.

En convoquant, pour novembre 1964, une réunion nationale de ses membres sur le Tiers-Monde, ou plus précisément sur le Tiers-Monde, l'Occident et l'Église, la Mission de France ne prétendait pas aboutir, à l'issue de quelques jours de travail, à des conclusions précises ; mais elle espérait amorcer ainsi dans ses communautés une réflexion et une

recherche qui se conjugueraient avec l'effort déjà entrepris par un grand nombre de groupes et de mouvements.

## Une session sur le Tiers-Monde

Cette réunion était d'abord, pour les prêtres de la Prélature de la Mission de France, une manière de reconnaître et d'analyser l'existence du fait Tiers-Monde.

A cette époque, durant l'automne 1964, la conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement venait de clore ses travaux après avoir donné l'occasion aux pays du Tiers-Monde d'affirmer leur existence et de présenter leurs revendications. Peu de temps auparavant le rapport Jeanneney, en France, avait esquissé les grandes lignes d'une politique de coopération avec les pays du Tiers-Monde. 1964 était également l'année de la campagne de Raymond Cartier dans *Match*, et c'est justement en novembre 1964 que fut déclenchée l'opération des parachutistes belges au Congo Kinsasha. Il apparaissait aussi de plus en plus clairement que le Tiers-Monde, porteur de valeurs, de civilisations, de contestations et de contradictions, était appelé à un rôle grandissant dans la vie de l'humanité.

(1) B. ATANGANA, G. DE BERNIS, F. COMPARATO, J. FRISQUE, F. HOUTART, P. JUDET, V. KIBA, G. MATHIEU, R. DE MONVALON, Mgr L. NAGAE, NGUYEN MANH HA, *Le Tiers-Monde, l'Occident et l'Église*, Paris, Cerf, coll. « Parole et Mission », 1967, 320 p. (à paraître).

(2) *Session pastorale sur les problèmes posés par la guerre d'Algérie dans Lettre aux Communautés*, n° 3, mars 1958.

Tout le monde en Occident pressent aujourd'hui l'importance de ce phénomène nouvellement découvert, est attiré ou inquiet par l'un ou l'autre de ses différents aspects : besoins et ressources économiques du Tiers-Monde, son rôle politique, sa puissance démographique, son retard technique, ses contradictions sociales et culturelles, ses civilisations différentes des nôtres, etc.

Mais la connaissance qu'en ont les peuples riches d'Occident est généralement faible, partielle, parfois partielle. L'ignorance, qu'elle soit relative ou radicale, s'explique par la dimension et la complexité des problèmes, par l'héritage du passé, quand ce n'est pas sourdement par une sorte de peur ou de mauvaise conscience. Car l'attitude consciente par rapport aux peuples du Tiers-Monde fait partie de la PUISSANCE de l'Occident et de sa suffisance. La réunion voulut réagir contre une approche sommaire du problème selon laquelle l'Occident est LE CENTRE et le Tiers-Monde RELATIF à l'Occident. Une telle approche reste en effet prisonnière d'une vision occidentale dominante au service du capitalisme régnant. On a tellement conscience de participer à la PUISSANCE et à la SUPERIORITE de cette partie du monde, et on a tellement vite fait d'adopter une mentalité GENEVEUSE ressemblant d'étrange façon à celle de la dame d'œuvre du XIX<sup>e</sup> siècle par rapport au prolétariat industriel de l'époque !

En France et dans quelques autres pays pourtant, l'opinion publique reste sollicitée par rapport au Tiers-Monde dans trois directions complémentaires :

#### LES CAMPAGNES « CONTRE LA FAIM ».

Elles posent le problème de la sous-alimentation des deux tiers de l'humanité, mais elles font le plus souvent mal apparaître les causes et en suggèrent encore plus mal les remèdes ; leur intérêt reste sans doute d'exprimer un fait massif trop souvent ignoré ; leur ambiguïté est de ne montrer que des VENTRES VIDES (comme si ces hommes n'étaient que cela, même dans la pénurie !) de la manière la plus suggestive pour rendre irrésistible leur APPEL (comme si le don d'argent individuel était une solution). Cette aide privée n'est peut-être pas négligeable pour autant : de soi elle n'engendre pas une prise de conscience véritable, ni des faits, ni des responsabilités collectives et politiques, ni des attitudes authentiques par rapport au Tiers-Monde. Mais elle peut cependant y conduire plus ou moins directement : de nombreux faits

en témoignent y compris dans l'évolution de certaines organisations.

LA COOPERATION mise à l'ordre du jour par le rapport Jeanneney et les articles de Raymond Cartier. Dans l'opinion, un départage se fait entre les généreux et ceux qui ne le sont pas. Tous participent à une attitude de riche. Les intérêts en cause (économiques, politiques, stratégiques et culturels) ne sont guère dévoilés dans ce débat, malgré leur réalité déterminante. La question posée est cependant fondamentale : celle d'une responsabilité des pays riches à l'égard du Tiers-Monde ; elle y est même exprimée à son véritable niveau, celui de la définition d'une politique par l'Etat, au nom d'un peuple et d'une nation. Mais la recherche tourne court. Le riche s'interroge sur lui-même. Le Tiers-Monde reste abstrait, ses attitudes ignorées, ses besoins méconnus : il continue à ne pas exister comme partenaire responsable de lui-même.

L'ENVOI DE TECHNICIENS sur le terrain correspond par contre à une aide réelle (professeurs, ingénieurs, personnels des services de santé, etc.) ; il permet des rencontres et des collaborations véritables ; il peut provoquer d'authentiques dialogues, des découvertes des uns par les autres, des échanges et des partages. Mais les techniciens les plus lucides se rendent compte que leur présence dans les pays du Tiers-Monde reste souvent superficielle. Plus souvent encore, elle est hypothéquée par le manque de désintéressement des individus eux-mêmes ou des organismes auxquels ils appartiennent ; de plus, elle est précaire en raison de la brièveté des séjours et des difficultés inhérentes à cet effort.

Il s'agissait donc, pour les prêtres de la Mission de France réunis à Pontigny, d'analyser le fait Tiers-Monde, mais d'analyser aussi l'attitude des Occidentaux, et des Français en particulier, par rapport au Tiers-Monde, afin que chacun prenne conscience de la manière dont les problèmes du Tiers-Monde les concernent, de ce que sont leurs attitudes, de ce qu'elles pourraient être, ainsi que des responsabilités qu'ils ont à mettre en œuvre.

#### Pourquoi une session de prêtres ?

Cette réunion était une rencontre de prêtres ; elle se proposait aussi de souligner en cette affaire les responsabilités pastorales des membres de la

**MISSION de FRANCE** : en quoi sont-elles plus directement affectées par le Tiers-Monde ?

Il est bien clair qu'ils n'ont pas, comme prêtres, de compétence propre pour résoudre les problèmes techniques posés par le Tiers-Monde ou par l'aide qui doit lui être apportée. En tant que citoyens, ils ont, par contre, à être conscients des options qui sont prises par rapport au Tiers-Monde et à participer, à leur place, à la vie politique en ce domaine. Celle-ci est très faible encore, et cette faiblesse manifeste pour sa part l'ignorance du plus grand nombre par rapport au Tiers-Monde.

Par contre, l'existence actuelle du Tiers-Monde pose à l'homme un problème moral important et complexe. C'est en fonction de ce problème moral que nous avons, au nom de l'Eglise, une responsabilité particulière.

## La Mission de l'Eglise en matière morale

Un aspect essentiel de la mission de l'Eglise est de chercher à éclairer la conscience morale de tous les hommes (chrétiens et non-chrétiens) au nom de Jésus-Christ et à partir de la révélation chrétienne. L'Eglise doit aider ainsi, de manière désintéressée, la fidélité de l'homme à Dieu et la promotion authentique de l'homme dans l'histoire.

Cette conscience morale se forme, se nourrit, se développe en fonction de toutes les interrogations humaines provoquées par les événements ou les situations de toutes sortes ; c'est ainsi que l'homme peut découvrir les normes morales qui commandent ses attitudes et ses comportements.

Pour l'Eglise et ses membres, le discernement de ces normes, valables pour tous les hommes, se réalise en fonction de Jésus-Christ. Il en est le Principe ou le Critère, puisqu'il est la Source de tout bien dans l'homme. C'est en lui que l'Eglise connaît la vérité de l'homme. Pour les chrétiens, c'est donc en fonction de Jésus-Christ que les normes morales doivent se découvrir ou se vérifier, s'explicitier ou se compléter, en fonction des circonstances qui posent à la conscience de l'homme des problèmes nouveaux, ou plus complexes.

L'Eglise en effet n'a pas une saisie automatique et immédiate de toutes ces exigences morales. Elle connaît leur principe ; mais il lui faut en faire l'analyse ; il lui faut les déchiffrer dans l'histoire.

Ceci se prépare, s'élabore dans la conscience de ses membres, dans leur effort particulier de fidélité morale ; mais ceci ne se réalise pas sans connaître, partager et recevoir ce que d'autres hommes, y compris des non-chrétiens, appartenant à d'autres civilisations, accomplissent en ce domaine.

Une recherche est à entreprendre lorsque les responsabilités morales, de chacun et de tous, prennent des dimensions nouvelles. C'est aujourd'hui le cas par rapport au Tiers-Monde, puisqu'il s'agit de préciser les exigences auxquelles les hommes doivent répondre à ce sujet et de sortir d'une mentalité de colonisateur.

Avant d'essayer de porter un diagnostic sur ce problème moral, rappelons que cette recherche fait partie de la tâche d'évangélisation de l'Eglise. Elle est essentielle du point de vue missionnaire : c'est bien d'ailleurs sur les questions de l'homme que s'établit aujourd'hui notre dialogue le plus vrai et le plus dense avec les non-chrétiens. Elle n'est pas moins fondamentale pour les chrétiens. C'est dans cette double perspective qu'il nous faut étudier la Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps, GAUDIUM et SPES.

## Le Tiers-Monde interpelle la conscience de l'homme

Bien entendu, on pense immédiatement aux responsabilités des riches par rapport aux pauvres, des peuples développés par rapport à ceux qui ne le sont pas ; on évoque également une autre question difficile, celle de la juste répartition des biens sur la terre, celle du respect et de la liberté de l'homme dans l'usage qui est fait de la propriété. Il ne s'agit pas cependant d'aboutir à une solution théorique ; on ne peut pas résoudre les problèmes du sous-développement sans les peuples du Tiers-Monde. C'est là qu'apparaît le problème moral le plus difficile et le plus décisif : un problème d'attitude et de relation à l'égard des peuples du Tiers-Monde. Essayons de l'analyser.

Dans la construction du monde de demain, les hommes seront-ils associés ou opposés ?

Des relations de toutes sortes s'intensifient aujourd'hui entre des masses d'hommes ou des civilisations qui étaient hier encore prisonnières d'elles-mêmes ; seront-elles concurrentes ou au contrai-

re convergentes dans la production historique de l'homme de demain, dans la construction de l'homme par lui-même ? Permettront-elles à tous les peuples d'apporter leur contribution à cette œuvre commune en conformité avec ce qu'ils sont et dans la liberté ? Dans ces échanges, des dépendances se créent, des libérations tentent de se réaliser, et cela d'autant plus que le dynamisme des uns et des autres s'accroît. Tous sont nécessaires aux uns et aux autres, pour cette construction du monde et pour cette libération. Il s'agit de reconnaître cette nécessité, de prendre les moyens et d'avoir les attitudes qu'elle implique.

Ce phénomène de relations est tellement complexe que le rapprochement lui-même fait que l'un distingue l'autre comme différent de lui et en quelque sorte inaccessible. D'où l'expérience d'une impuissance et la tentation individuelle et collective de repli sur soi : beaucoup d'Occidentaux, pourtant généreux, ont fait cette constatation pénible en Afrique du Nord ; ils n'ont pu y demeurer comme ils l'avaient espéré, au service des autres, de plus en plus différents d'eux...

Les plans de développement exprimeront-ils une réelle croissance et un authentique respect de l'homme ?

En raison des moyens techniques et économiques mis en œuvre, des décisions se prennent qui engagent le destin de masses entières qui les subissent, parce qu'elles n'ont pas pu participer à leur élaboration. Quand un bureau d'études travaille sur le développement d'un pays (ceci se réalise également en France), il le fait en fonction de l'avenir : c'est pour l'homme de demain que travaille celui d'aujourd'hui. La tentation est ainsi très grande de réduire l'homme à une hypothèse de travail dont on n'est pas contraint de contrôler la réalité, l'authenticité humaine, la valeur morale.

Les institutions (administratives, techniques, politiques) permettront-elles des relations réelles et humaines entre les hommes ?

Cette double tentation de repli sur soi et de réduction de l'homme à propos du Tiers-Monde, souligne le problème moral qui est posé. Peut-être celui-ci apparaît-il lointain, ou ne concernant que des spécialistes. Il dépend en fait de l'attitude morale des masses d'hommes n'acceptant pas de s'isoler ou d'être paralysées dans leurs collaborations par des difficultés évidentes ; on ne peut renoncer à les surmonter.

En raison de l'éloignement culturel et géographique, en raison aussi des milliards d'hommes en

cause, les hommes ne pourront pas communiquer directement entre eux, sinon dans de rares cas individuels.

Toute la question est de savoir si l'homme, à travers ces médiations que constituent déjà les institutions administratives, les organismes techniques et les pouvoirs politiques, restera un homme pour l'homme, un frère pour son frère. S'enfermera-t-il au contraire dans l'idée qu'il se fait de l'autre, dans sa richesse et dans son pouvoir, pour n'atténuer sa domination que par une générosité ambiguë qui ne calmera pas d'ailleurs la revendication des écrasés et des pauvres ? Il n'est pas facile de déterminer concrètement les responsabilités que nous avons par rapport à ces peuples, et les attitudes réellement morales que l'homme occidental doit avoir relativement à eux.

L'énoncé des droits de l'homme — très nécessaire par ailleurs — n'est finalement qu'une approche encore abstraite des devoirs que nous avons par rapport aux peuples du Tiers-Monde, dans la situation concrète qui est la leur.

## Signification missionnaire de la session

Cette réunion se proposait enfin de mettre en lumière la signification du Tiers-Monde pour la vie de l'Eglise et, en conséquence, pour la vie de chaque prêtre et de chaque chrétien, dans un pays comme la France en particulier.

On sait que l'Eglise n'est pas réellement en dialogue avec de très nombreux hommes en France ; c'est même ce fait qui explique l'existence de la PRELATURE DE LA MISSION DE FRANCE, et la vocation de ses membres.

Mais pour l'Eglise une autre rencontre est aussi nécessaire, plus difficile encore, avec les cultures non occidentales et les autres religions (spécialement en Afrique et en Asie). Les questions étudiées en France relatives à l'athéisme ou à la transformation des sociétés se posent là-bas, à l'Eglise, avec une ampleur beaucoup plus grande.

Le Concile est l'amorce d'une prise de conscience générale. Tous les chrétiens, en particulier bien sûr ceux qui réalisent une vocation proprement missionnaire, doivent prendre part à la recherche de la réponse de l'Eglise à ces questions, au nom de l'Evangile.

C'est ainsi que ce que nous faisons ici est nécessaire à l'Eglise là-bas. Les problèmes que nous abordons ne sont pas limités à la France : nous avons donc aussi besoin des autres communautés chrétiennes qui s'affrontent à des problèmes semblables.

Nous parlons à propos du Tiers-Monde d'un problème de conscience morale. Nous entendons par là qu'il s'agit du rapport de l'homme à l'homme et de la conscience qu'il a de lui-même, en tant qu'elle commande ses comportements.

Mais, ressaisie en fonction de la foi chrétienne, cette perspective trouve son accomplissement total. Cette marche de l'humanité vers son unité, c'est le Christ qui l'appelle. Cette recherche des hommes, de toutes nations, de toutes civilisations, de toutes races, c'est le Christ qui l'assume et la sauve. L'Eglise est le corps du Christ. Elle le signifie dans l'histoire. Elle peut se faire intérieure à tous les peuples. En raison des croissances et des échanges des hommes d'aujourd'hui, elle a la possibilité de se faire concrètement catholique, en assumant d'autres civilisations et d'autres valeurs que celles du monde juif et gréco-latin dont elle a recueilli et assimilé l'héritage.

Nous ne devons pas oublier en effet que l'Eglise reste aujourd'hui une réalité OCCIDENTALE, même si elle existe dans le Tiers-Monde. Ceci donne une très grande responsabilité à l'Eglise en Occident à laquelle nous participons. Le christianisme n'affrontera réellement le défi qui lui est porté par l'existence d'une humanité massivement non chrétienne, que dans la mesure où il existera et se manifestera dans le monde, dans son originalité spécifique. S'il reste au contraire enfermé dans l'Occident, il apparaîtra non dans sa signification universelle pour l'homme, mais comme l'idéologie religieuse et justificatrice de la puissance ou de la domination occidentales.

C'est bien cette originalité spécifique, celle de l'Evangile, que nous cherchons à vivre et à exprimer dans nos relations avec les non-croyants en France. Cette recherche est très utile ; voire même nécessaire à celle qui se fait ailleurs. Mais telle quelle, ici, elle ne peut s'accomplir sans référence au Tiers-Monde.

## Trois étapes

Telles étaient donc les perspectives qui orientaient cette session :

- Connaissance du Tiers-Monde ; analyse des attitudes et découverte des responsabilités de l'Occident à son égard ;
- Responsabilités particulières de l'Eglise, de ses prêtres et de ses fidèles, dans la solution d'un problème posé à la conscience morale de l'homme par la situation actuelle du Tiers-Monde ;
- Signification du Tiers-Monde pour la croissance et la vitalité même de l'Eglise.

Onze interventions se sont insérées dans ces préoccupations ; elles ont été le fait d'économistes, de journalistes, de sociologues, d'un évêque, de prêtres qui étaient : belges, brésillien, camerounais, japonais, français, vietnamien, voltaïque. Elles sont publiées ici, dans l'ordre où elles se sont succédées au cours de la session.

Les exposés de Fabio Comparato et Gérard de Bernis ont mis en lumière la spécificité du sous-développement qui caractérise les pays du Tiers-Monde. Sous la poussée et le choc du capitalisme occidental en expansion, les structures des pays d'Amérique Latine, d'Afrique et d'Asie se sont disloquées et continuent à se disloquer (F. Comparato) et les zones agressées par l'industrie européenne ont payé de leur non industrialisation la puissance industrielle de l'Occident (G. de Bernis). Mettre en place des structures favorables au développement — industrialiser — telle est la tâche commune aujourd'hui des développés comme des sous-développés : l'Occident, responsable de la dislocation des structures et de la non-industrialisation, ne peut en tout cas l'éviter en aucune façon. Les informations fournies par Gilbert Mathieu indiquent combien est lente en France la prise de conscience de cette responsabilité à tous les niveaux et de la part de toutes les couches sociales, et combien rares les positions lucides et courageuses.

Robert de Montvalon, Pierre Judet, Nguyen-Manh-Ha et le Père Kiba ont parlé de la rencontre entre Occident et Tiers-Monde. Certes, sur une planète qui se rétrécit, chaque peuple est aujourd'hui à la portée de l'autre et les rencontres se multiplient, mais elles demeurent superficielles ; elles ne sont pas de véritables rencontres car les relations de puissance n'ont pas cessé d'avoir cours. Le Nord continue à regarder le Sud sans le prendre au sérieux, sinon pour s'en servir et s'en enrichir. Pour accéder à la rencontre véritable, il faut consentir au préalable à être remis en question, dans sa culture, dans ses modèles de développement, dans son besoin de prestige, dans

sa course à la richesse. L'Occident y consentira-t-il ? Cela n'est pas encore joué et la réédition de la guerre du Viet-nam, témoignant d'un mépris profond pour un peuple écrasé, n'est pas faite pour rendre optimiste.

Monseigneur Nagaë, les Pères Atangana, François Houtart, Jean Frisque ont traité de la rencontre de l'Eglise et du Tiers-Monde — en pasteur, en témoin, en sociologue, en théologien. Tous l'ont rappelé fortement : l'Eglise porte encore la marque profonde de l'Occident et il lui faut se détacher des liens qui l'enchaînent au destin de l'homme blanc. Les Eglises d'Occident ont prétendu convertir et baptiser au loin, sans être missionnaires elles-mêmes et chez elles. Elles sont également mises en question, et la première conversion qui leur est demandée, c'est précisément la leur propre. Les peuples lointains attendent d'abord des Eglises « aînées » d'Occident un témoignage de fidélité, de pauvreté, de sainteté. Je ne suis pas venu en Occident, dit Monseigneur Nagaë, pour recruter des missionnaires, mais pour voir comment vous répondez aux besoins de votre monde moderne, industrialisé et athée.

L'irruption du Tiers-Monde provoque l'Eglise d'Occident au renouveau et à l'invention. Ici aussi la rencontre et la communion passent par l'acceptation d'une mise en question profonde et de la conversion.

Il n'était pas prévu que cette session aboutisse

à des conclusions précises ; elle était conçue pour amorcer dans les communautés de la Mission de France, et au delà si possible, une réflexion et une recherche sur le Tiers-Monde. L'actualité nous fournit chaque jour, aujourd'hui autant qu'il y a deux ans, une abondante matière à cette réflexion : guerre du Viet-nam, échec de l'Alliance pour le progrès, tensions et guérillas en Amérique Latine, diminution du volume de l'aide des pays riches, afflux en Europe des travailleurs africains et méditerranéens, etc.

Cette recherche est à la portée de tous car elle consiste d'abord à consentir à une mise en question de l'Occident, de sa réussite, de sa société de l'abondance, de sa culture et de son Eglise, c'est-à-dire à un retour familier sur lui-même. L'irruption du Tiers-Monde nous contraint en effet, en Occident, à un « retournement » (une conversion) et à un effort de création.

Il est clair que ce mouvement, au delà des prêtres de la MISSION DE FRANCE, atteint aussi les hommes de notre pays et de beaucoup d'autres pays. Car s'il s'agit de travailler à rendre l'Eglise plus fidèle, plus pauvre et plus vivante, il s'agit aussi de construire une société des hommes où les biens essentiels soient partagés, et où la rencontre devienne possible. C'est dans cette perspective que ces pages sont publiées aujourd'hui. Que leurs auteurs, qui ont accepté de revoir le texte enregistré de leur conférence, soient ici remerciés.

### *Officiel-Prélature*

Mgr Marty, avec l'agrément de l'Ordinaire du lieu, a nommé à la communauté de Givors, diocèse de Lyon, Thierry Renard.

### *Carnet de la Mission*

La mère de Christian du Mont (Ste Thérèse de Fort de France), celle de Bernard Doffagne (Evreux-Nétreville) et le père de Philippe de Fontanges (responsable interdiocésain de la région Midi) sont décédés.

Que leurs familles trouvent ici le témoignage de notre amitié et l'assurance de notre prière fraternelle.

### *Publications*

L'ouvrage de René Salain et Emile Marcus, **QU'EST-CE QU'UN PRETRE ?** vient d'être traduit en Italien.

On le trouve sous le titre : René Salain, Emile Marcus, **CHE COS'E UN PRETE ?**, traduit par P. Martini, Roma, édit. A.V.E., sept. 1966.

# Ouvrages reçus

---

Le diacre dans l'Eglise et le monde d'aujourd'hui

Jésus donne le pain. — Les disciples d'Emmaüs ont vu Jésus ressuscité.

L'Eglise, questions actuelles

L'Eglise, présence du Christ

Chances de la spiritualité occidentale

Fougue tartare et paix bénédictine, Varvara Tourgueniev-Komaroff

Trois rencontres d'Evangile

Prier aujourd'hui

Ecrits d'Afrique

Le récit de la dernière Cène

Vive le Seigneur

Lettres d'ouvriers aux évêques

Le salut sans l'Evangile

Les Jours que le Seigneur a faits

## OUVRAGE COLLECTIF

Coll. « Unam Sanctam », Paris, Cerf, 1966, 320 pages.

*A.-M. COCAGNAC et A. LE FOLL*  
*A.-M. COCAGNAC et J. LE SCANFF*

« Les Albums de l'Arc-en-Ciel », Paris, Cerf, 1966, 24 pages.

*H. FRIES*

Tr. de l'allemand, coll. « Lumière de la foi », Paris, Cerf, 1966, 216 pages.

*A. WINKLHOFER*

Trad. de l'allemand, coll. « Lumière de la foi », Paris, Cerf, 1966, 304 pages.

*J. LECLERCQ o.s.b.*

Coll. « Lumière de la foi », Paris, Cerf, 1966, 392 pages.

*J. PIGNAL s.j.*

Toulouse, éd. Prière et Vie, 1966.

*C. de BIGU s.j. et J. VIDAL s.j.*

Toulouse, éd. Prière et Vie, 1966.

*P. LAUZERAL s.j.*

Toulouse, éd. Prière et Vie, 1966.

*Card. LAVIGERIE*

Paris, Grasset, 1966.

*H. SCHURMANN*

Le Puy-Lyon, Xavier Mappus, 1966.

Coll. « Ecole de la foi » (enfants 7-8 ans), Paris, Fayard-Mame, 1966 ; livre des catéchistes 240 pages ; livre de l'enfant et des parents 80 pages.

*P. GAUTHIER*

Coll. Eglise et Monde ouvrier, Paris, éd. Ouvrières, 1966, 200 pages.

*H. NYS o.p.*

Coll. Parole et Mission, Paris, Cerf, 1966, 304 pages.

*DOM CLAUDE JEAN-NESMY*

Mulhouse, Salvator, 1966, 416 pages.

- La Bible pour les jeunes. I. L'Ancienne Alliance**  
*A.-M. COCAGNAC et J. LE SCANFF*  
 Texte de A.-M. Cocagnac, images J. le Scanff, Paris, Cerf, 1966, 128 pages.
- Le Mouvement Chrétiens dans le Monde Rural**  
 Ed. C.M.R., Paris, 1966, 124 pages.
- Le Mariage**  
*E. SCHILLEBEECKX*  
 Coll. « Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1966, 368 pages.
- Encyclopédie de la Foi. T. III. Mal - Puissance**  
 Coll. « Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1966, 560 pages.
- La sagesse en personne, annoncée et venue : Jésus-Christ**  
*P. E. BONNARD*  
 Coll. « Lectio divina », Paris, Cerf, 1966, 168 pages.
- Fallait-il un Concile ?**  
*F. LOUVEL*  
 Enquête de F. Louvel o.p., coll. L'Evangile au XX<sup>e</sup> siècle, Paris, Cerf, 1966, 440 pages.
- Ce que Jésus a fait pour moi**  
*A.-M. COCAGNAC et J. LE SCANFF*  
 Texte de A.-M. Cocagnac, images de J. le Scanff, Paris, Cerf, 1966, 64 pages.
- Les chrétiens, le mariage et la sexualité**  
*J.-E. KERNS s.j.*  
 Coll. Lumière de la foi, Paris, Cerf, 1966, 384 pages.
- A ceux qui viennent que dire ?**  
 (Matériaux pour homélies des grandes circonstances), C.N.E.R., 19, rue de Varennes, Paris 7<sup>e</sup>, 142 pages.
- Notre Père sur le monde**  
*R. COSTE*  
 Paris, Aubier, 1966, 254 pages.
- Le livre de l'Unité, prières œcuméniques**  
 Présentées par P. Rouillard o.s.b., Paris, Cerf, 1966, 144 pages.
- Epître aux Romains**  
 Traduction œcuménique de la Bible, Paris, Alliance biblique universelle et Cerf, 1967, 112 pages.

## Numéros disponibles

**1962 - n° 7 : Les « cahiers de Pierre Foy ».**

**1963 - n° 7 : Catéchèse pour notre temps (compte rendu des travaux des équipes urbaines de la Région Sud).**

**1964 - n° 5 : Que vivent les prêtres de la Mission : onze témoignages.**

**1965 - n° 5 : Des prêtres et des laïcs d'une communauté urbaine font part de leurs recherches (la mission vivante au cœur de la ville).**

**n° 6 : Assemblée générale de la Mission de France : rapport d'orientation ; rapport Tiers-Monde.**

**1966 - n° 1 : Assemblée générale : rapport urbain.**

**n° 2 : Assemblée générale : rapport rural.**

**n° 3 : Pauvretés et pauvres dans la société ; La catéchèse des jeunes.**

**n° 5 : (épuisé). On peut se procurer en tiré à part, l'article de Rémi Crespin « l'originalité de la foi. Nature et expression de l'identité chrétienne » (Franco, 2 F).**

**n° 6 : L'expérience chrétienne de la foi et le dialogue avec les non-chrétiens ; tables générales 1952/1966.**

## **A B O N N E Z V O S A M I S**

bulletin à découper et à envoyer à  
**Lettre aux communautés**  
Prélature — 89 Pontigny

### **N U M E R O S S P E C I M E N S**

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

**M** .....

**M** .....

de la part de **M** .....

signature :

### **B U L L E T I N D ' A B O N N E M E N T**

(conditions ci-contre)

Je souscris un abonnement au nom de :  
(écrire en lettres capitales)

**M** .....

adresse : .....

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr. ....  
à l'ordre de : **Lettre aux Communautés**  
c.c.p. Paris 21.596.44

*Maquette : J.-M. Bertholle*